



## Trouvères et Troubadours

(SUITE ET FIN)

UN règlement de Saint Louis, relatif au péage des ponts, dispense de toute redevance les jongleurs et menestrels, à la condition « de jouer, « chanter et fabloier devant le peager ».

Les menestrels étaient les musiciens de l'époque; ils accompagnaient presque toujours les trouvères. C'est à son menestrel que Richard Cœur-de-Lion dut sa délivrance.

Les auditeurs étaient fort attentifs, se signaient aux beaux endroits et, en échange du plaisir donné, comblaient les poètes de présents.

Les trouvères ne se confinaient pas dans les cours de France, de Bourgogne ou de Flandre. Ils portaient la *parleure Romane* en Allemagne et jusqu'en Italie. En 1228, un arrêté de l'Université de Bologne interdit aux trouvères français de stationner et de chanter sur les places, en dehors de certaines heures, parce qu'il est impossible de retenir les écoliers dans leurs classes.

L'empereur Conrad appelle à la cour les trouvères de France; parmi eux se trouve une femme alors fort célèbre : Doyète de Troyes.

Ainsi peut s'appliquer aux poètes du Moyen âge le vers de la *Jérusalem délivrée* :

Primo i Franchi mostarsi.

Les chansons de gestes ou romans de chevalerie étaient l'héritage laissé par les jongleurs aux trouvères. La plupart sont très curieux et on ferait un intéressant volume avec des comptes rendus et des extraits de ces épopées, qui ont en moyenne plus de vingt mille vers.

On partage les romans de chevalerie en trois groupes appelés cycles :

Le cycle de Charlemagne, qui célèbre les *gestes* du grand empereur, de son neveu Roland et des douze pairs.

Le cycle d'Arthur et des Chevaliers de la Table ronde, où les femmes jouent un grand rôle. Chaque chevalier a une *Dame de ses Pensées* qui l'occupe constamment.

C'est dans ce groupe que Tennyson a puisé plusieurs de ses poèmes, entre autres *Elaine*, le plus joli et le plus délicat de tous.

Le troisième cycle comprend les romans inspirés par la chevalerie monastique. Un des plus connus est le *Saint-Graal*.

D'après la légende, le Saint-Graal était un plat dont Notre-Seigneur s'était servi pendant la Cène. Ce plat avait des vertus merveilleuses, entre autres d'empêcher de vieillir ceux qui le regardaient; des chevaliers appelés *Templistes* en avaient la garde. Ces chevaliers ne devaient pas pécher, mais un jour ils défailirent et un ange enleva au ciel le Saint-Graal. Désespérés, les Templistes, sous la conduite de leur chef Umrel cherchèrent la précieuse relique par toute la terre et jusque dans la lune.



La géographie des trouvères est tout à fait de fantaisie. L'Asie est pour eux la contrée des « choses esmerveillables », là est le Paradis terrestre; l'Inde où sont « cyclopiens qui courent plus vite que le vent... ». Entraîné par l'amour des « choses esmerveillables », ils mêlent la vérité historique aux rêves de leur imagination, la féerie à la légende, Oberon, Merlin, ou Viviane à la Sainte Vierge et aux Saints.

Les chansons de gestes plaisaient surtout à la noblesse, les fabliaux aux bourgeois. Ils y retrouvaient davantage leurs mœurs et leurs coutumes. La plupart seraient fort intéressants à lire comme étude de la vie au Moyen âge; malheureusement, les trouvères ne châtiaient ni leurs pensées ni leur langage!

Beaucoup de leurs poèmes sont de sanglantes satires de l'époque. Seuls les rois sont rarement mis en scène et presque toujours pour jouer le rôle de justiciers.

Des fabliaux étaient quelquefois de longues allégories où les hommes étaient remplacés par des bêtes ou des sentiments personnifiés. Les deux plus célèbres dans ce genre sont le roman du *Renard* et celui de la *Rose*.

Ce dernier a été commencé sous Saint Louis et terminé sous Philippe le Bel. Il a pour auteurs : Guillaume de Loris et Jehan de Meung.

Le comte Pyrent de la Prade nous a donné, dans ses intéressants *Mélanges*, une brève mais très complète analyse de cette curieuse allégorie, où La Fontaine a trouvé la trame de la plupart de ses contes et de ses fables, et Molière la première idée de son *Tartuffe*.

« L'Ami cherche à cueillir une rose, mille obstacles l'arrêtent. *Loisir* le mène au château du plaisir; il y trouve l'*Amour*, qu'*Oisiveté* a laissé grandir, la *Jeunesse* avec son écuyer *Doux Regard*, etc.

« Amour décoche une flèche à l'Ami en quittant le château du plaisir, et son écuyer *Bel Accueil* est retenu en otage. Amour sans *Bel Accueil* ne peut rien. Après une série d'aventures dans lesquelles *Faux Semblant* joue le vilain rôle du *Tartuffe*, *Bel Accueil* est rendu à la liberté et Amour est roi. »

Les deux auteurs de la *Rose* ont des idées et des sentiments très opposés, et Jehan de Meung, tout en continuant l'allégorie de Guillaume de Loris, lui donne un tout autre caractère.

Autant le trouvère du XIII<sup>e</sup> siècle est enthousiaste, autant celui du XIV<sup>e</sup> siècle est sceptique et railleur, exerçant sa verve mordante sur tout ce que son prédécesseur avait chanté, et particulièrement les dames et les moines.

Gerson protesta contre le personnage de *Faux Semblant*, comme Bourdaloue le fit plus tard pour *Tartuffe*; Christine de Pisan réclama au nom des femmes. Le roman de la *Rose* n'en eut

pas moins un immense succès, qui se prolongea jusqu'aux guerres de religion.

À côté de ces grands poèmes allégoriques, il en est d'autres qui ont la proportion de nos nouvelles modernes. Tel est le fabliau « *du chevalier qui dit messe et Notre Dame est pour lui au tournoiement*. » Pendant que le paladin est au pied de l'autel, la Mère de Dieu prend une armure semblable à la sienne, entre dans la lice et remporte le prix pour son fidèle serviteur. Le *Povre mercier* indique des tendances moins pieuses. Une louve a mangé l'âne du mercier, qui vient s'en plaindre au seigneur du pays, disant qu'il l'avait mis sous sa protection et sous celle de Dieu.

— Combien valait la bête? interroge le haut baron.

— Soixante sols, dit le marchand.

Ami, la moitié de soixante  
Vos rendrai, ce sont trente  
Car la moitié me commendastes  
Et l'autre moitié Dieu donnastes.

La tête basse, le mercier quitte le château; sur sa route il rencontre un moine, l'arrête et lui demande à qui il appartient.

— Je suis à Dieu, le nostre Père, répond le moine.

Aussitôt et malgré ses protestations, le marchand l'emmena devant le haut baron et le fait condamner à payer la part de Dieu.

Une femme, Marie de France, a composé un grand nombre de petits fabliaux; la plupart sont des allégories comme les fables d'Esope dont elle a dû avoir connaissance. Cette trouveresse était née à Compiègne, ses contemporains font d'elle un grand éloge.

Les hommes du Nord ont toujours été grands buveurs et grands mangeurs. Les plaisirs de la table furent donc célébrés dans la langue d'oïl avec une ferveur presque égale à celle qu'inspirait la Vierge Marie.

Le plus célèbre de ces fabliaux est la *Bataille des vins*. « Li gentilz roy Phelippe » et son chapelain discutent quel est le meilleur vin; après un examen approfondi, ils concluent en disant : « Buons tels vins que Dieu nous donne. »

Cette légère critique des goûts royaux est tout à fait une exception chez les trouvères. Cependant l'un d'eux, Rutebeuf, reproche à Saint Louis et à l'empereur d'Allemagne de se laisser conter « des romans pour soy esbattre » au lieu d'aller en Palestine délivrer les Croisés, prisonniers des Sarrazins.

Assez de gens sont moult dolent  
De ce que l'on a trahi Rolland.

Avant lui, Bertrand de Born se plaint également de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.



Si les trouvères savaient à merveille rimer une chanson à boire, ils étaient aussi fort habiles à exprimer des sentiments plus élevés, et ils nous ont laissé des *pastourelles*, *ballades*, *tensons* dits *rondeaux* qui sont parfois d'une exquise délicatesse.

Les trouveresses Marie de France, Barbe de Verrue, Doyète de Troyes, Marie Dragnan excellaient dans ce genre de poésies. Souvent ces pièces détachées s'enchaînaient les unes aux autres et formaient un tout.

Voici quelques vers charmants de Doyète de Troyes :

Quand revient la seyson que l'herbe reverdoie,  
Que de fleons clerets la terre alme s'ondoie.  
Qu'esjoissent oysels de leurs gracieux chanty,  
Ly bois et la prée et ly chamy.  
Soir et matin, filles n'allez seulettes,  
Quierres es gazons, derraines violettes  
Serpent y yest qui n'y mord au talon.  
Parce n'est il tendres poulettes  
Parce n'est il tendres felon.

Nous retrouvons au xiv<sup>e</sup> siècle l'équivalent des cours d'amour provençales dans les *Jeux partis* et les *Plais sous l'ormel* qui se tenaient dans les Flandres et à la brillante cour de Bourgogne. On y discutait sur des subtilités semblables à celles-ci :

« Vaut-il mieux être heureux et cesser de  
« l'être, ou ne l'être jamais et espérer tou-  
« jours ?

« Est-il plus cruel de perdre ceux qu'on aime  
« par la mort ou par l'infidélité ? »

Le puy d'Amour d'Arras avait un très grand renom dans toutes les provinces du Nord.

Chancon va-t'en tout sans loisir  
Au puy d'Arras te faire ouïr  
A ceux qui sevent chancons fournir  
La sont les bons li bons entendour  
Qui jugeront bien la meillour.

Les vainqueurs de ces tournois poétiques gagnaient des fleurs et des alouettes d'argent.

De très bonne heure, les villes un peu importantes avaient eu leur *chambre de rhétorique*. On y discuta d'abord des sujets religieux, puis peu à peu on aborda des sujets plus mondains. Mais les trouvères conservèrent l'habitude de parler de la Sainte Vierge dans presque toutes leurs poésies, ce qui ne les empêchait pas, d'ailleurs, d'y faire intervenir les divinités mythologiques, et cet inconvenant rapprochement ne choquait alors personne.

Parmi les trouvères les plus célèbres, il faut citer, avec Richard Cœur-de-Lion et Thibault de Champagne, Charles d'Anjou, Jehan de Brienne, Pierre de Dreux qui ont chanté l'idéal de la Chevalerie; Rutebeuf, qui fut un des plus satiriques; Renaut de Sabueil, qui était à la Cour de l'empereur Conrad; Guillebert de Berneville,

l'ami du duc Henry de Brabant; Guillaume de Béthune, Jacques de Hesdin, Adam de la Halle et, enfin, le chroniqueur Jehan Froissart.

Fils d'un peintre d'armoiries de Valenciennes, Froissart rêvait de s'élever au-dessus de la condition paternelle. La prétrise parut à l'ambitieux jeune homme le meilleur moyen et, sans aucune vocation, il entra dans les Ordres. Il fut très longtemps chapelain de la reine d'Angleterre Philippa de Hainaut, vécut dans l'intimité du prince Noir et voyagea dans toutes les cours d'Europe.

« J'ai vu, dit-il, quand j'ai traversé par le monde, deux cents hauts princes sans compter les princesses. »

Il a écrit plusieurs poèmes qui sont inspirés du célèbre roman de *la Rose*. L'un d'eux : le trottier de *l'Espinette amoureuse*, est une autobiographie. Il raconte que dans son enfance Vénus lui apparut avec Minerve et Junon; renouvelant le jugement de Paris, le jeune trouvère accorda la préférence à la déesse de la beauté et, en échange, celle-ci lui fit don d'un cœur gai et amoureux.

Mes tu auras tout ton vivant  
Coer gai, joli et amoureux  
Tenir t'en dois pour heureux.  
Il te vault mieux avoir  
Plaisance au coer que grand avoir.  
Avoir se pert et joie dure.  
Regarde si je te suis dure.

Le *Joli Buisson de fleurs* renferme une série de ballades, lais, virelais et rondels en l'honneur des rois et des princes chez lesquels Froissart a été reçu; il le termine par douze strophes à la Vierge Marie :

Humblement je me voeil retraire  
Vers la mère du roy céleste  
Et li prie qu'elle veuille estre  
Pour moi advocate et mogenne.

La ballade intitulée : *Le dit de la fleur de la marguerite* est fort jolie.

Sur toute fleur tient on la rose a belle  
Et en après, je crois la violette,  
La fleur de lys est belle et la perselle  
La fleur de glay est plaisans et parfette  
Et li plusieurs aiment moult l'anquellie,  
La promier, le muget, la sousie  
Cascune fleur a par li son mérite  
Mès je vous di tant que pour ma partie  
A toute fleur, j'aime la marguerite.

Tandis que Froissart charmait les cours d'Europe, un trouvère de grande race celui-là, oubliait les ennuis de la captivité en composant de ravissantes poésies.

Charles d'Orléans était le fils du duc Louis, assassiné par Jean-sans-Peur, et de Valentine Visconti, qui apporta en France le goût des arts et du luxe; fait prisonnier à la bataille d'Azin-



court, il resta dix-neuf ans en Angleterre. A son retour en France, il se fixa au château de Blois qu'il appelle dans ses vers « le château de Nonchaloir ».

Les œuvres de Charles d'Orléans ont été publiées en 1803. Suivant la mode de son temps elles forment un tout et sont allégoriques; mais elles ont beaucoup plus de naturel que la plupart des œuvres contemporaines.

Le *Renouveau* est une véritable perle :

Les fourriers d'été sont venus  
Pour appareiller le logis;  
Ils ont fait tendre ses tapis  
De fleurs et de perles tissus.  
Cœurs, d'ennux pieca morfondus,  
Dieu mercy, sont sains et jolis :  
Allez vous en prenez pays  
Hiver vous ne demourez plus.

Le temps laissie son manteau  
De vent de froidure et de pluye.  
Il s'est vestu de broderie,  
De soleil luisant, cler et beau,  
Il n'y a beste, ne oyseau  
Qu'en son jargon ne chante ou crye :  
Le temps a laissie son manteau  
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau  
Porte en livrie jolye  
Gouttes d'argent, d'orfaivrerie;  
Chacun s'habille de nouveau.  
Le temps a laissie son manteau  
De vent, de froidure et de pluye.

Charles d'Orléans et Froissart sont les derniers poètes du Moyen-âge. La terrible guerre de Cent Ans en ruinant seigneurs et bourgeois, brisa les luths des trouvères. Comme le dit le vieux Jehan de Nostre Dame : « Alors deffaillent les mecènes, deffaillent aussi les poètes. »

Mais cette défaillance ne devait pas durer et la poésie allait retrouver un nouvel éclat sous la

dynastie des Valois, les *petits-neveux* de Charles d'Orléans.

Dans un autre article nous étudierons les poètes de la Renaissance et nous terminerons celui-ci par quelques vers d'une ballade de Villon; ce poète populaire, qui, d'après Boileau, « débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers. »

Villon est le type du bohème, il passa sa vie entre la faim, la prison et la potence; Louis XI qu'il amusait, le gracia deux fois. Au milieu de cette existence agitée, Villon composa un assez grand nombre d'œuvres. Les deux meilleures sont consacrées aux héros d'autrefois et aux dames du temps jadis.

Chaque strophe de la ballade des héros se termine par ce refrain :

Mais où est le preux Charlemagne?

Dans la ballade des dames du temps jadis, Villon chante les femmes illustres de l'antiquité et les héroïnes françaises.

Dites-moi, où, ne en quel pays  
Est Flora la bell. Romaine.

La rayne blanche comme ung lys  
Qui chantait à voix de sereine,  
Berthe au grand pied, Bietris Ollys,  
Harembouges qui tint le Maine,  
Et Jehanne la bonne Lorraine  
Que Anglays bruslèrent à Rouen?...  
Où sont-ils, Vierge souveraine?  
Mais où sont les neiges d'antan?...

Prince n'enquerez de sepmaine  
Où elles sont, ne de cest an,  
Que ce refrain ne vous remaine;  
Mais où sont les neiges d'antan?

JACQUES DE LA FAYE.

## FIN

### ANECDOTE

#### LA MODE DES SALUTS, LE DAUPHIN

L'usage d'enlever sa coiffure en guise de salut n'était pas encore entré dans les mœurs. Le casque et le chaperon, usités jusqu'au commencement du *xvi<sup>e</sup>* siècle, ne permettaient pas de se découvrir aisément la tête. Les toques, les bonnets, les chapeaux, étaient plus faciles à retirer. Toutefois sous Henri IV encore, l'usage paraît n'avoir été obligatoire qu'en présence du roi et du dauphin. Sous Louis XIV, on restait couvert dans les appartements royaux, mais on devait saluer le lit ou la table en entrant et on ne pouvait parler au roi que tête nue.

Au mois d'octobre 1606, on menait le dauphin, qui avait alors six ans, à la messe. M. Birat le portait ayant la tête nue, et M. de Belmont marchait auprès la tête couverte; il dit à M. Birat : « Mettez votre chapeau. — Monsieur, je suis bien. — Non, non, mettez votre chapeau, vous êtes vieux. — Otez votre chapeau, Belmont. »

(HEROARD, *Journal*)



# BIBLIOGRAPHIE

## UNE COUSINE PAUVRE

PAR M. MARYAN

Aucun roman de cet auteur, si sympathique au *Journal des Demoiselles*, n'offre une morale plus élevée ni de plus intéressants caractères. Le sujet en lui-même est d'une réalité poignante : la lutte pour l'existence compliquée, entravée par les égards qu'une femme jeune et pauvre doit aux parents éloignés qui, d'ailleurs, ne lui offrent ni dévouement ni tendresse. Permettre à Lucie de tirer parti d'un talent, de donner des leçons, d'utiliser ses diplômes..., fi donc ! Que penserait-on de son oncle maternel, l'élégant M. de Fontelay, qui vit à Paris dans l'opulence ? Et pourtant M<sup>me</sup> de Fontelay, une maîtresse de maison exquise, ne peut attrister ses réceptions si choisies, ses diners fins où l'on a tant d'esprit, en gardant chez elle une pauvre fille en deuil. Que faire ? Ce couple parisien, égoïste et frivole, s'entendra avec une autre tante de province, femme pratique, positive, mère de huit enfants qui, moyennant une petite pension, recevra l'orpheline dans sa demeure du Cosquer où il faudra, d'ailleurs, qu'elle se rende utile du matin au soir. La vie est dure et triste chez la tante Berry ; cependant Lucie refusera de l'échanger contre un mariage qui ne lui offre aucune garantie de bonheur. Et là-dessus c'est un tolle général. Refuser un riche parti quand on est pauvre ! quelle impertinence ! Rester de préférence à la charge des siens... quel manque de fierté ! — Peut-être Lucie a-t-elle au cœur un amour secret qui la protège contre les ambitions vulgaires... Nouvelle cause d'indignation. Lorsqu'on est pauvre, il n'est pas permis d'être romanesque. — Un roman qui consiste à se sacrifier soi-même a pourtant quelque grandeur. Si la jeune fille renonçait au bonheur avec celui qui l'aime pour ne pas chagriner une certaine cousine Anna, positive et impérieuse comme sa mère, la maîtresse femme de province, si elle s'interdisait par vertu d'épouser le modèle des jeunes médecins, M. de Goesneur ?... Mais personne ne croirait à ce sacrifice extravagant ! Il est au-dessus des moyens de Lucie. Quand on est pauvre, on n'a pas le droit d'être héroïque... Si vous étiez déloyale et perfide, au contraire, on reconnaîtrait avec une sorte de dédaigneuse pitié qu'il y a des circonstances atténuantes, que la pauvreté fait excuser bien des choses. Au fond, (M<sup>me</sup> Maryan ne le dit pas parce qu'elle se défend de toute amertume, n'exagère

et n'envenime rien, mais elle le sait assurément,) au fond on aimerait presque mieux cela ! De même on trouverait tout simple que la misère fit employer à Lucie toute son adresse pour capter l'héritage d'une vieille fille qu'elle soigne — chose invraisemblable dans sa position — par dévouement, par bonté d'âme. Il est vrai que la digne demoiselle lui ayant légué la plus grosse partie de sa fortune, elle en fait un tel usage, qu'il faut bien croire, bon gré mal gré, à son désintéressement, et voilà pourquoi Lucie est si contente d'avoir été avantagée par tante Annette : celle-ci « lui a donné le bonheur très délicat d'une noble revanche et la joie du dépouillement » (1).

## Quatre ans aux Indes anglaises

PAR LA MARQUISE DE DUFFERIN ET D'AVA

Les récits de voyages sous forme de journal ou de lettres ont toujours un grand charme de naturel et de sincérité ; ce charme redouble quand ils sont rédigés par une femme, la forme épistolaire étant le triomphe de toute plume féminine. C'est ainsi que les fameuses lettres de lady Wortley Montagu, écrites pendant l'ambassade de son mari à Constantinople, à une époque où la Turquie était aussi peu connue que peuvent l'être les Indes aujourd'hui, ont été traduites dans toutes les langues et restent célèbres depuis plus d'un siècle.

Lady Dufferin, femme du vice-roi des Indes, est elle aussi une épistolière, moins remarquable que la précédente sous le rapport de la forme, mais plus intéressante mille fois, quant au fond, car on sent chez elle, dans le poste élevé qu'elle occupe, des aspirations très généreuses, très humaines. Son journal est formé des extraits nombreux d'une correspondance régulière avec sa mère. Sans s'occuper le moins du monde de politique, elle nous donne sur tout son impression personnelle. Comme le dit la baronne Blaze de Bury dans une excellente préface, elle n'intervient pas, elle reflète ; quand vous quittez son livre, vous avez vécu réellement aux Indes, vous avez la sensation du contact éprouvé des choses. Une des séductions de ce livre si nourri, si curieux, dont nous n'avons encore que le premier volume (le second suivra bientôt), c'est le double aspect de la civilisation

(1) *Une Cousine pauvre*, par M. Maryan. Librairie Blériot, 53, quai des Grands-Augustins. 3 fr.



indienne, celui du présent et celui du passé. D'un côté les *Mille et une Nuits*, de l'autre le caractère pratique et positif du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce contraste s'accuse dans l'invasion fâcheuse des modes d'Europe, dans de certaines anomalies qui sont tout l'opposé du bon goût, mais que de progrès aussi ! Lady Dufferin, tandis que son mari gouvernait pour l'Angleterre, a fait œuvre de chrétienne en s'enquérant des misères de la femme indigène. Elle a contribué puissamment à détruire des procédés barbares tolérés par les lois et par la tradition, elle a veillé à ce que la mère et l'enfant avec elle, fussent secourus dans leurs maladies comme ils ne l'avaient jamais été ; elle a tenu à ce que l'instruction se répandit, à ce que des écoles, des hôpitaux, des cliniques spéciales fussent fondés pour être administrés par des femmes, la loi ne permettant l'intervention d'aucun homme, même médecin, lorsqu'il s'agit du *zenana*, cet équivalent du harem. Des millions de femmes lui doivent la vie de l'âme et du corps et cela sans que le vice-roi ait jamais eu besoin ni d'appuyer son zèle, ni de le réprimer, l'enthousiasme que son œuvre inspirait partout suffisant à lui seul pour la soutenir. Il nous semble impossible que ce sympathique tableau d'une grande entreprise de civilisation menée à bien par des influences purement féminines, joint à l'intérêt de voyages accomplis dans des conditions exceptionnelles, ne soient pas d'un grand intérêt pour nos lectrices françaises (1).

#### ANNE-PAULE-DOMINIQUE DE NOAILLES

Marquise de Montagu

On sait que ce recueil de souvenirs, extraits du journal de M<sup>me</sup> de Montagu et de sa correspondance avec ses sœurs ou ses amies, n'était pas d'abord destiné au public. Les enfants de la pieuse marquise ont fait une bonne œuvre, en ne se réservant point une véritable vie de sainte, qui édifiera les âmes, en même temps qu'elle jettera des clartés nouvelles sur l'une des époques les plus intéressantes de notre histoire. Rien, en effet, ne peut mieux que la jeunesse de M<sup>lle</sup> de Maintenon, quatrième fille du duc d'Ayen, montrer les vertus qui, à la veille de la Révolution, se conservaient encore dans certaines familles nobles de France.

Une mère pieuse choisit pour parrain et marraine à cette petite fille, deux mendiants de la paroisse Saint-Roch, afin qu'elle contractât une

parenté inoubliable avec les pauvres. Elle grandit dans le vaste hôtel de la rue Saint-Honoré, qu'habitait la duchesse d'Ayen ; tandis que le duc vivait tantôt à l'armée, tantôt à Versailles. Ce fut une éducation austère, que reçurent au sein des grandeurs et de la richesse, ces cinq sœurs qui devaient plus tard porter dans le monde tant d'éminentes qualités. Celle qui devint M<sup>me</sup> de Montagu ne dompta pas sans effort son caractère impétueux, indocile et changeant. La première communion amena ce que cette pécheresse de douze ans appelait sa conversion. A seize ans, elle se maria, au milieu des splendeurs et des fatigantes corvées en usage : départ dans une berline mouchetée d'or et portant ses armes, présentation à la cour, tourbillon mondain arrêté par les joies et les douleurs de la maternité (Dieu reprit à la marquise, dans d'affreuses circonstances, plusieurs des enfants qu'il lui avait donnés).

Tout à coup la Révolution éclate, nous assistons au départ précipité pour l'Angleterre, à une vie triste, errante sur la terre étrangère, au dénuement conjuré à peine par un travail manuel acharné, tandis qu'arrivent d'horribles nouvelles de France pour M<sup>me</sup> de Montagu, — sa mère, sa sœur, la vicomtesse de Noailles, et sa grand'mère, la vieille maréchale de Mouchy, ayant péri sur l'échafaud. Voici maintenant les rudes hivers du nord dans le Holstein et en Hollande, l'organisation de l'œuvre des Emigrés, la réunion des admirables sœurs si longtemps séparées, leurs actions de grâces, la rentrée à Paris dans des mansardes d'ouvriers, la participation de M<sup>me</sup> de Montagu à la fondation du funèbre asile de Picpus où elle devait bientôt déposer les restes chéris de son aînée, M<sup>me</sup> de La Fayette, le type accompli de la femme forte. Voici enfin la vie patriarcale menée dans ce château de Fontenay qu'on aurait pu appeler l'hôtel de la Providence, où bouillait la marmite des pauvres, où les enfants, les vieillards du village étaient comme chez eux, instruits, soignés, nourris, « la charité n'en gardant la porte que pour l'ouvrir ». — Quoique le retour des Bourbons obligeât la marquise à reparaitre quelquefois à la cour, elle s'en dispensait le plus possible, ne vivant que pour ses enfants et pour les pauvres, accueillant les deuils cruels qui ne lui étaient pas épargnés, d'un seul mot : « Que votre volonté soit faite ». Ce fut sa constante prière au milieu des épreuves. Dieu la releva enfin de sa lourde tâche. A l'issue de la messe que, malade, elle avait fait dire chez elle, le 29 janvier 1839, elle entra doucement dans le repos.

TH. BENTZON.

(1) *Quatre ans aux Indes anglaises. Notre vice-royauté. Fragments de mon journal 1884-1888*, par la marquise de Dufferin et d'Ava, traduit de l'anglais par Robert de Cerisy. 1 vol. Calmann-Lévy, 3, rue Auber.

(1) *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu*. Nouvelle édition, se vend au profit des pauvres. Librairie Plon, 10, rue Garancière.



# conseil

## L'attachement à ses idées



IL est une période de la vie où l'attachement exagéré à ses idées et à son jugement peut produire un mal plus réel et plus irrémédiable, c'est certainement à l'âge où l'esprit s'ouvre, où la pensée se développe, où le jugement commence à s'exercer et prend la forme qu'il conservera à travers la vie.

L'attachement à ses idées est légitime jusqu'à un certain point. Il n'est ni bon, ni sûr d'être toujours disposé à accepter l'opinion d'autrui. Quand il s'agit de principes, de vérités, d'idées puisées à de nobles sources, c'est non seulement notre droit, mais notre devoir de les conserver et au besoin de les défendre contre les influences dangereuses ou vulgaires. Mais nous devons toujours être prêts à accepter le *mieux*, sous peine de nous condamner à l'étroitesse d'esprit, et sous peine aussi de perdre cette admirable souplesse qui est à l'exercice du bien ce que sont des muscles dociles au point de vue des mouvements physiques.

L'attachement exagéré à notre jugement provient d'un orgueil absurde, qui ne veut reconnaître aucune supériorité. Ah ! défiez-vous de cette triste disposition. Non seulement elle est fatalement stérile, mais elle nous ôte les jouissances les plus élevées, celles qui consistent à voir, à reconnaître, à admirer le beau et le bien partout où ils se trouvent, à y puiser les éléments de notre perfectionnement moral.

Il faut aimer le bien pour lui-même, parce qu'il est le bien, et non pas parce qu'il est en nous. Cette disposition admise, nous le saluons partout où nous le rencontrons, et au lieu de nous murer en nous-mêmes et de vivre sur notre seul fonds, nous nous approprions tout ce que les autres ont de bon, étendant ainsi d'une manière indéfinie les limites de notre existence morale.

Ce ne sont pas les intelligences les plus élevées qui tiennent davantage à leurs idées : elles portent en elles un type trop élevé du beau et du bon pour ne pas les reconnaître et les saisir là où elles les aperçoivent. L'entêtement est un signe de médiocrité, et plus l'entêtement sera invétéré, plus l'esprit se rétrécira et perdra de sa valeur.

La souplesse d'esprit suppose donc une réelle absence d'orgueil, une incontestable noblesse native, des tendances élevées, et la faculté de l'abnégation.

Elle est plus ou moins naturelle, mais on peut toujours l'acquérir, et cette tâche sera plus facile dans la jeunesse, quand on n'a pas de longues habitudes à corriger ou des tendances invétérées à redresser.

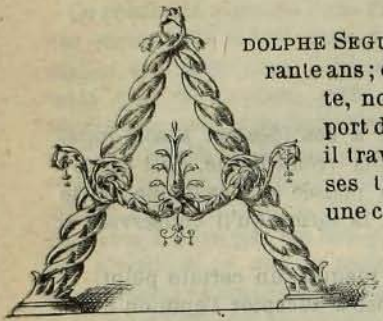
Je voudrais vous convaincre du charme que donne cette souplesse, cette docilité. C'est le grand secret des sympathies, de l'attrait ; c'est encore un élément délicieux de paix domestique, et enfin une des conditions du bonheur.

Et cette qualité charmante, nous devons l'apporter dans les petites choses comme dans les grandes. Alors qu'il est de notre devoir d'accepter toute idée plus juste, plus vraie que les nôtres, nous devons, surtout nous autres femmes, qu'on rend à tort ou à raison responsables de la paix du foyer, être prêtes à sacrifier nos opinions dans les matières indifférentes, dès que le plaisir d'autrui est en jeu ou que la concorde est menacée. Cela n'a l'air de rien de renoncer à une idée sans importance, à des riens tels que l'arrangement de quelques meubles, le choix d'une couleur, l'à-propos d'un passe-temps, d'une promenade. Que d'abnégation, cependant, peut entrer dans ces actes en apparence si petits ! On peut y mettre l'oubli entier de soi, la tendresse entière de son cœur, la conception la plus haute du devoir. Les actes ne sont grands ou petits, en somme, que par le motif qui les inspire et la générosité qui les anime. Et, dans ce que j'ai appelé souplesse d'esprit, Dieu peut voir, je le répète, cette grande, secrète, difficile et admirable vertu qui se trouve à la base et au sommet de toutes les autres : l'abnégation.

M. MARYAN.



# La petite Auchoise



DOLPHE SEGUIN allait avoir quarante ans ; c'était un être inculte, non pas sous le rapport de l'intelligence, car il travaillait beaucoup, et ses travaux montraient une certaine finesse d'es-

prit ; mais dans le courant de la vie c'était un vrai hérisson : la voix rau-

que, le geste brusque, les cheveux au vent, les oreilles détachées de la tête, des sourcils en broussailles, un nez menaçant : tel était l'ensemble disgracieux qui frappait au premier abord. Cependant, si l'on y regardait de plus près, on finissait par découvrir deux yeux bleus très clairs, très limpides, des yeux d'enfant qui trahissaient un cœur naïf, une âme tendre, je ne sais quoi d'innocent et de bon qui attirait et faisait bien vite oublier toutes les incorrections de forme, toutes les originalités exorbitantes de ce sauvageon disgracieux.

Il avait peu d'amis, mais ceux à qui il accordait ce titre, lui rendaient une affection dévouée et sans défaillances.

Été comme hiver, il portait une pelisse bordée d'une loutre moirée par l'usage, mais, comme toute sa personne, d'une irréprochable netteté.

Il était fier de ce vêtement ; en vain ses intimes avaient-ils essayé de l'en séparer vers le mois de juillet, toujours de bons prétextes ou de mauvaises plaisanteries avaient répondu à leurs efforts ; ils avaient fini par y renoncer. Sa pelisse et ses mains étaient ses deux grandes préoccupations ; ces dernières, blanches, fines et soignées, gardaient une indépendance farouche à l'égard des gants ; jamais, au grand jamais, Adolphe n'avait emprisonné ses dix doigts — cela lui eût semblé une offense à cette main de race dont on s'amusait devant lui, ce qu'il souffrait d'ailleurs de fort bonne grâce.

Adolphe était gourmand et conservateur de sa personne ; ces deux dispositions de son individu se livraient une guerre acharnée dont il payait les frais. Le gourmand disait : Faisons bonne chère ; le conservateur répliquait : Tu auras la goutte ; de sorte qu'il n'y avait pas de bonheur parfait pour lui.

Lorsque j'aurai dit qu'il avait une très large aisance ; qu'il était l'unique représentant d'une ancienne famille de robe ; qu'il habitait au Mairai un vieil hôtel occupé depuis deux cents ans par les Seguin, et que dame Florestine constituait tout son service, vous saurez l'essentiel et

nous ne nous occuperons que de le suivre rue de Rennes où il va souvent passer la soirée chez ses amis Raymond.

— Bonsoir, Adolphe.

— Bonsoir. Où est ta femme ?

— Elle donne des ordres à l'office, ce ne sera pas long.

— Ah ! elle est bien heureuse ! dit Adolphe en se laissant tomber avec découragement sur un canapé.

— Heureuse de quoi ?

— Eh bien, de ce que ce ne sera pas long. Je voudrais pouvoir en dire autant chez moi. Florestine profite de la venue prochaine de... Ah ! bonsoir, Madame ! Figurez-vous que ma cousine d'Auch arrive avec sa fille, une bambine qui va mettre tout à sac. Elles vont passer une huitaine de jours chez moi pour un procès... C'est moi qui le lui ai dit... Mais du diable si j'avais pensé qu'elle amènerait la petite... Je sais bien que ma cousine Fadeuil étant veuve ne peut... Oh les enfants ! Où vais-je installer celle-ci ? Il faudrait un berceau. Est-ce que vous avez un berceau à me prêter ?

La douce M<sup>me</sup> Raymond laissait passer le flot. Assise, les mains croisées sur ses genoux, elle regardait en souriant le vieux garçon dégonfler son cœur.

— Quel âge a donc cette petite Auchoise ? demanda-t-elle quand Adolphe eut perdu le souffle.

— Est-ce que je sais seulement ! Lorsque je suis allé à Auch, il y a une dizaine d'années, elle était toute petite, s'appelait Bonne et avait des cheveux blancs.

— Bah ! interrompit Raymond, qui riait de la colère de son camarade, voilà un renseignement précieux : si elle était née il y a dix ans, le berceau devient inutile.

— Et quant aux cheveux, ajouta sa femme, j'en pense qu'ils seront devenus blonds.

— C'est possible ; mais où vais-je la mettre pour qu'elle ne casse rien ? Je donne la chambre de ma mère à M<sup>me</sup> Fadeuil.

— Mettez l'enfant dans votre cabinet de travail, à côté de votre cousine ; vous ne ferez rien pendant ces huit jours.

— Jamais ! s'écria violemment l'ami Seguin ; d'abord je compte travailler beaucoup, au contraire, à mon ouvrage sur Bach ; si vous croyez que cette gamine va m'empêcher de vivre à ma guise. Et puis, elle n'aurait qu'à sauter à la corde ou jouer au ballon au milieu de mes bronzes !...

Adolphe avait une manière de dire : « mes



« bronzes » qui laissait un vaste champ à l'imagination de ses auditeurs ; la vérité est qu'il avait sur sa table une belle réduction du *Mercur* de Jean de Bologne et deux presse-papiers, un éléphant et une tortue signés de Cain. Par une bizarrerie inexplicable, lui qui ne tenait à rien en fait d'art et d'élégance, admirait beaucoup ces trois pièces et en parlait avec une emphase comique.

M<sup>me</sup> Raymond n'était pas pour tourmenter son monde ; elle renonça à cette combinaison qui mettait les bronzes de Seguin en danger et se rabattit sur un grand cabinet de toilette très clair où le lit de l'enfant trouverait bien sa place.

La conférence dura deux heures. Adolphe prenait des notes, s'informait de tout, s'embarrassait des moindres détails, s'épongeait le front, rejetait brusquement sa pelisse sur ses épaules carrées, et poussait des soupirs à faire tourner les girouettes.

— Accepterez-vous une tasse de thé, Monsieur Seguin ? demande la maîtresse de maison quand ce laborieux travail eut pris fin.

Certainement qu'il acceptait, car chez M<sup>me</sup> Raymond le thé était un prétexte à crème, à plum-cake, à noix fourrées dont il appréciait fort la délicate variété. Et, mis en bonne humeur par ce petit repas supplémentaire, il rentra chez lui un peu rasséréné et commença, dès le lendemain, à ranger sa maison, car il n'y avait pas de temps à perdre : la cousine Fadeuil et sa fille Bonne arrivaient à la fin de la semaine.

— Cinq jours pour faire deux lits et enlever les toiles d'araignées, disait, en haussant les épaules, Florestine ; si c'est la peine !

Le vieil hôtel présidial qu'occupaient les Seguin depuis plus de deux siècles était situé rue des Blancs-Manteaux. Il ressemblait à toutes les habitations de ce genre dont on retrouve encore de nombreux vestiges dans ce quartier populeux. La façade, percée de larges baies, n'avait rien de bien saillant, si ce n'est une porte cochère où deux carrosses eussent passé aisément de front. Elle donnait sur une sorte de couloir pavé qui conduisait à la cour. Autrefois cette cour avait son parterre ; aujourd'hui, elle était encombrée de camions, de planches, vrai magasin à ciel ouvert dont s'étaient emparé peu à peu les locataires des étages supérieurs. Un vieil acacia restait seul debout pour affirmer les droits du propriétaire en protestant contre l'état actuel des choses.

Les appartements du premier étage qu'occupait Adolphe étaient très élevés, mais fort sombres à cause de l'étroitesse de la rue. La chambre et le cabinet destinés aux voyageuses donnaient sur la cour et recevaient seuls, le matin, un rayon de soleil qui descendait le long des chéneaux, caressait la vieille muraille pendant une heure et s'en retournait pour redescendre un peu

plus loin dans quelque autre cour semblable.

Sous Louis XVI, une petite grand'mère, pimpante et coquette de son intérieur, avait fait renouveler tout le mobilier et peindre en blanc les boiseries du salon où son portrait occupait la place d'honneur entre le président et son frère, l'abbé Seguin, chanoine de Notre-Dame. Depuis, personne n'avait osé introduire le moindre changement ; les boiseries blanches avaient doucement jauni, les fauteuils à pieds cannelés s'étaient usés aux angles, la pendule de marbre blanc, surchargée de branches de laurier, ne marchait plus ; une harpe merveilleuse en bois doré restait ensevelie sous sa housse verte, et ce n'était certes pas Adolphe qui paraissait appelé à modifier quelque chose autour de lui.

Grâce au demi-jour éternel de la maison, ces misères, œuvres du temps, passaient presque inaperçues, et le salon Louis XVI, comme la salle à manger en chêne noirci, avaient grand air. Grand air aussi l'escalier avec sa rampe en fer ouvragé et ses vastes paliers ; mais la pierre blanche des marches, usée vers le milieu, en rendait l'ascension périlleuse pour ceux qui n'en avaient pas l'habitude. Si on en faisait l'observation au propriétaire, il en riait de bon cœur, déclarant que c'était un moyen d'éloigner les nouveaux venus. Quant aux locataires, ils entraient chez eux par un autre côté de la maison, et n'avaient rien à voir dans cette question.

C'est au bas de ces degrés glissants que nous retrouvons Adolphe quelques jours plus tard, tête nue, les mains dans ses poches, regardant d'un air furieux un fiacre qui s'arrête à sa porte. Sur la voiture, une chapelière excite la curiosité des voisins qui répètent avec étonnement : Des dames chez M. Seguin !..

La rue des Blancs-Manteaux et les avoisinantes forment une petite ville dans la grande ; les générations s'y succèdent sans changer de place, si bien que chacun se connaît et s'intéresse au moindre mouvement du voisin, surtout quand ce voisin est un homme aussi considérable pour le quartier qu'Adolphe Seguin.

Donc on se presse sur le trottoir vis-à-vis pour ne perdre aucun détail de l'arrivée des voyageuses. Le cocher attache ses guides à la lanterne de sa voiture, il défait la corde qui maintient la malle, tandis que le concierge s'avance pour donner un coup de main. La portière s'ouvre sous le brusque effort de Seguin ; une dame presque âgée en sort et se retourne pour prendre son enfant dans ses bras.

Mais non, le second personnage n'est pas le baby attendu, c'est la petite grand'mère de là-haut qui est descendue de son cadre et paraît s'être déguisée en demoiselle de 1838 pour étonner son petit-fils ; lequel, toujours farouche, s'écrie sans même dire bonjour :



— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis votre cousine Bonne, répond-elle en l'entourant de ses bras, et elle l'embrasse sur les joues. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Ma foi non. Je voulais vous mettre dans un berceau.

Et se retournant vers M<sup>me</sup> Fadeuil, qui recevait la monnaie de son cocher :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était une demoiselle ?

Un bel éclat de rire de Bonne couvrit la réponse de sa mère, et la voix de la jeune fille était si joyeuse qu'Adolphe, pris par la contagion, se mit à rire aussi et de bon cœur.

— Allons, montons, dit-il en faisant un demi-tour. Prenez garde à la troisième, à la septième et à la quinzième marches.

Les deux femmes suivaient leur cousin, et celui-ci s'arrêtait à chaque pas pour témoigner de son étonnement à la vue de Bonne. Dans la demi-obscurité de l'escalier, il apercevait, sous les grandes ailes du chapeau de voyage, un petit nez rose, des yeux malins et doux, une profusion de cheveux d'un or pâle qui donnaient une délicatesse exquise aux traits fins de la jeune fille, et cette vue réjouissait tout à fait le cœur du bon cousin.

M<sup>me</sup> Fadeuil montait péniblement, et on dut s'arrêter au premier palier, car la respiration lui faisait défaut; du reste, son visage gonflé et ses lèvres blemies, indiquaient une maladie de cœur, et Adolphe pensa tout bas que si ces dix années de séparation avaient épanoui la beauté de Bonne, elles avaient pesé d'un poids cruel sur la vie de M<sup>me</sup> Fadeuil.

— Ne vous pressez pas, maman, nous vous attendons ici, disait la petite Auchoise en se penchant sur la rampe; et c'était un ravissant tableau que celui de cette jeunesse dans le vieil escalier, entre le visage hirsute du cousin et le glorieux épanouissement de Florestine qui venait de s'emparer des sacs et couvertures de nos voyageuses.

— Pauvre maman ! dit Bonne comme une carresse, lorsque sa mère les eut rejoints. M<sup>me</sup> Fadeuil lui sourit; elle ne souffrait plus quand l'enfant était là.

— Ah ! mon cousin, que c'est joli chez vous, s'écria Bonne en entrant, mais que c'est triste !

Triste ! Triste ! sa vieille et chère maison où il avait été élevé, où il avait été choyé, aimé par sa pauvre mère jusqu'au jour où la mort avait glacé ses lèvres... Cette dernière pensée domina aussitôt les autres, comme son affection pour sa mère avait dominé toutes ses affections. Il poussa un soupir et répondit comme un écho :

— Oui, triste, mais il y a du soleil le matin dans votre chambre.

L'installation des cousines fut prompte. On défit la malle, on secoua les robes froissées, on

remplit les tiroirs de la commode en bois de rose, on pendit les vêtements dans une immense armoire sculptée qui garnissait tout un panneau de la chambre; on fit un peu de toilette pour se débarrasser de la poussière de la route.

Et pendant ce temps, Seguin arpenta la grande antichambre obscure, se disant presque à haute voix :

— Qu'est-ce qui aurait cru cela ? Elle a dix-huit ans et ressemble à la présidente !... Elle trouve la maison triste, elle va s'ennuyer. Notre aïeul aurait bien dû bâtir en retrait sur la rue et empêcher les petits Pères de construire sur notre cour. C'est absurde ce mur qui enlève tout le jour !... Florestine !

— Monsieur.

— Florestine, dis-moi donc, quand une maison est triste, comment peut-on l'égayer ?

— En y mettant des serins, Monsieur, dit naïvement la ménagère. Ça chante partout, et dame, le chant des oiseaux y a rien de plus gai.

Adolphe eut un tressaillement; des oiseaux, c'est-à-dire du bruit, pendant qu'il ferait ses recherches sur Bach... Enfin, cela n'aurait qu'un temps, et Bonne ne dirait plus que la maison est triste.

Il prit son chapeau, sa loutre, et en quatre enjambées fut sur le quai.

Il avisa un marchand d'oiseaux dont les peruches, énervées par des menaces d'orage, poussaient des cris déchirants; il entra dans le magasin, une odeur chaude et aigre le prit à la gorge et il acheta, en faisant une terrible grimace, un couple de hollandais du plus beau jaune qu'on installa aussitôt dans une cage blanche à tourelles bleues.

— Nous vous enverrons cela tantôt, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Non, tout de suite.

— C'est que le garçon est en course de ce moment.

— Eh bien, enveloppez la cage dans du papier et je la porterai moi-même.

Et les habitants de la rue Bourg-Tibourg virent, avec surprise, M. Adolphe, comme on l'appelait dans le quartier, traverser la rue les pieds en dehors, portant avec des précautions infinies un volumineux paquet, ce qui ne s'était pas vu depuis qu'il avait âge d'homme.

— Tenez, Bonne, dit-il à la jeune fille, vous avez trouvé que la maison était triste; je vous apporte deux petits prisonniers qui chanteront à votre fenêtre.

Bonne, à travers les déchirures du papier, vit le joli couple tout ébouriffé par les cahots de la course; elle vit les petits clochetons; elle vit surtout, dans les yeux de son cousin, la joie qu'il se promettait de sa joie à elle, et joignant les mains, elle s'écria toute rouge de confusion et de plaisir :



— Ah que je vous aime !

On entendit un grognement inintelligible répondre à cette exclamation, et les oiseaux rentrés en possession de leurs plumes essayèrent une gamme qui fit écho aux quatre coins de la maison.

Bonne était une joyeuse et vive petite personne. Elle n'avait plus besoin de berceau, mais son cœur restait aussi jeune que celui d'une enfant, et la naïve fraîcheur de son âme lui donnait un charme exquis. Sa candeur la rendait confiante à l'excès et la conduisait droit au but, ce qui parfois amenait sur ses lèvres des vérités bonnes à ne pas dire ; en cela elle avait un air de famille avec son cousin, mais la forme différait si complètement, que ce qui paraissait un grave défaut d'éducation chez Adolphe, était une séduction de plus chez la petite Auchoise.

Donc, Adolphe et Bonne s'entendirent aussitôt à merveille pour ne point ménager la vérité, et la jeune cousine en profita en donnant son appréciation sur les arrangements du mobilier.

— Pourquoi donc vos fauteuils sont-ils en pénitence le long du mur de votre salon, mon cousin ? N'aimeriez-vous pas mieux leur donner l'air vivant de personnes qui causent dans l'intimité ? Voyez, comme cela.

Elle voulut traîner le canapé, mais il était bien lourd pour ses bras, et sur un signe, Adolphe se mit à la besogne, portant ceci, roulant cela, avançant, reculant.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? demanda-t-elle en soulevant l'enveloppe de serge verte passée au jaune. Oh ! la merveille ! que c'est joli, que c'est délicat ! Et Bonne regardait avec admiration la harpe couverte de peintures et d'arabesques d'or. Vous jouez de la harpe, mon cousin ?

— Non, cet instrument n'a pas servi depuis bien longtemps, s'il a jamais servi.

La petite Auchoise promena une main expérimentée sur les cordes. Il en résulta une cacophonie épouvantable ; mais Adolphe, qui était musicien ne s'y trompa point.

— Elle aurait seulement besoin d'être accordée, dit-il, et je vois que vous savez vous en servir. Nous ferons de la musique ensemble.

Bonne avait enlevé la housse, elle essayait avec soin les dorures, enlevait un fil par ci, un grain par là, mais ses yeux erraient autour de la pièce, cherchant ce qu'il faudrait pour la rendre tout à fait agréable :

— Ça manque de bibelot, dit-elle enfin ; si nous allions voir dans vos placards, je suis sûr que vous avez des trésors.

— Bonne, dit doucement M<sup>me</sup> Fadeuil, tu ennuies Adolphe.

— Je vous ennue ? demanda-t-elle en se retournant avec un air de grande contrition.

Mais non, elle ne l'ennuyait pas du tout, pas plus qu'une petite alouette qui serait entrée par sa fenêtre et lui chanterait sa jolie chanson tout en volant autour de lui ; seulement elle lui disait, la petite Auchoise, qu'il devait avoir des trésors dans ses placards, cela l'étonnait beaucoup, car il savait bien que derrière les lourdes portes de chêne il n'y avait que des vieilleries. Tant pis ! cela amusait l'enfant de tout mettre sens dessus dessous, et il répondit :

— Allons voir dans les placards, je trouve qu'il n'y a rien de plus intéressant.

Il alla chercher un volumineux trousseau de clefs étiquetées avec soin, les fiches claquaient contre la ferraille et on avait bien de la peine à se reconnaître.

— Est-ce par l'armoire au linge qu'il faut commencer ? demanda Adolphe.

— Non, non, aux porcelaines ; je suis sûre que c'est là.

L'escabeau assujéti, le cousin eut un moment d'hésitation ; il était maladroit avec ses lourdes épaules et ses pieds en dehors ; s'il allait tomber ? Mais la mine impatiente de Bonne ne lui laissa pas le temps de se reconnaître, il monta, broncha, se plaignit et arriva en même temps au terme de son ascension.

— Qu'y a-t-il là-haut, mon cousin ?

— De la poussière.

— Il y en a en bas aussi, dit Bonne, en montrant le premier rayon terne et gris sous une couche respectée depuis trop longtemps.

— Il y a un sucrier cassé, une tasse sans soucoupe.

— C'est l'infirmerie de votre vaisselle ; regardez donc tout au fond.

Adolphe se pencha, on entendit gémir l'échelle ; il descendit précipitamment avec un air effaré des plus comiques.

Bonne, souple et légère, prit aussitôt sa place sur les échelons et sa tête disparut dans la profondeur de l'armoire ; elle en sortit brusquement et poussa un cri joyeux : Assiettes en vieux Japon, vases de Chine, statuettes de Sèvres, jardinières en faïence, pots d'étain. Des merveilles !

Elle prenait chaque objet avec mille précautions, se penchait vers Adolphe, le lui donnait d'un air attentif, puis se retournait lestement et reprenait quelque autre chose en se hissant sur ses pointes. De sorte que le bon cousin voyait alternativement des petits doigts poussiéreux lui tendre une pièce rare, tandis que de jeunes lèvres s'allongeaient démesurément dans une moue sérieuse ; ou bien deux pieds cambrés s'appuyant par leur extrême pointe à la marche de l'escabeau, et laissant voir, sous la maille noire d'un bas souple, des chevilles d'enfant.

— C'est tout ce qu'il nous faut, dit-elle enfin ; maintenant nous allons essayer ce qui est descendu.



— Si nous le donnions à Florestine, elle le laverait avec sa vaisselle ce soir...

Un regard indigné de Bonne l'arrêta net, il comprit qu'il avait dit une bêtise et ne fit plus aucune objection.

Sous l'habile direction de la petite Auchoise, le salon fut véritablement métamorphosé; les tables à galeries de cuivre, sorties des angles obscurs, se couvrirent d'objets charmants; un rouet fut mis près de la harpe, des bergers en pâte tendre sur la console aux pieds grêles.

— Quel dommage, dit Bonne, que vous n'ayez pas quelque grande pièce à mettre au milieu, un bronze par exemple, se détachant sur la glace!

— Quel dommage, en effet, répéta machinalement Adolphe. Puis se frappant le front tout à coup:

— Mais il y a le Mercure! Attendez, Bonne, j'ai notre affaire. Et entrant dans son cabinet, il en sortit bientôt, succombant sous le poids du dieu du Commerce.

La petite Auchoise lui fit un autel sur la console; il eut à ses pieds des jardinières destinées à recevoir des fleurs et des personnages en porcelaine qui paraissaient des nains auprès de sa grande stature.

Adolphe allait de droite à gauche, se penchait, s'accroupissait pour voir si le socle était d'aplomb, si la place était favorable, et apercevant de dos, de face et de profil le fils de Jupiter, il était heureux. Quelle petite fée que cette enfant!

La nuit les avait surpris dans ce travail intéressant:

— Demain nous mettrons des fleurs partout, dit la jeune fille; voulez-vous, mon cousin? Je suis sûre que vous aimez beaucoup les fleurs.

Le cousin répondit que oui, bien qu'il en fût moins sûr que la petite Auchoise, car il ne s'était jamais posé cette question; mais il était puissamment logique, et il se dit que, puisque Bonne les aimait, il ne pouvait moins faire que de les aimer aussi, vu leur parenté.

La soirée pesa vite sur les paupières de la jeune voyageuse; le chemin de fer, le déménagement du salon, les ascensions à l'échelle, le changement d'habitudes, tout contribuait à lui donner grand sommeil; quand la vieille horloge fêlée des Petits-Pères sonna la demie de huit heures, elle se leva, embrassa sa mère et la laissa en tête-à-tête avec Adolphe.

Hélas! il ne devait se dire que de tristes choses pendant le sommeil de Bonne, comme si toute joie et toute espérance avaient disparu avec elle. M<sup>me</sup> Fadeuil se trouvait aux prises avec un procès qui prenait une fort inquiétante allure. Elle plaidait en cassation, et si le tribunal suprême réfutait sa demande, c'était la perte complète de sa fortune. « Tant que je

serai là, Bonne ne manquera de rien; mais si je venais à mourir, ma rente viagère disparaîtrait en même temps, et ma pauvre petite... » Elle n'acheva pas; il y a des choses qu'on n'ose pas dire tout haut.

Adolphe écoutait en se mordant les ongles; des pensées confuses s'agitaient dans son cœur, il aurait voulu dire à sa cousine la part qu'il prenait à son chagrin, le désir qu'il avait de lui être utile, l'espoir qu'il conservait de voir les affaires prendre une meilleure tournure. Comme rien ne sortait de ce chaos, il se leva pour faciliter son élocution embarrassée; l'homme debout domine les choses et les gens, aussi trouva-t-il aussitôt deux mots qui résumaient toutes ses impressions.

— C'est étonnant! dit le brave garçon.

Et il se rassit pour écouter sa cousine, qui maintenant le remerciait de tout son cœur de lui avoir évité les tristesses de l'hôtel. « Cela me rappelle notre enfance, Adolphe, à l'époque où vous veniez passer les vacances près d'Auch. Vous rappelez-vous? »

S'il se rappelait! Les galettes chaudes dans lesquelles on introduisait du beurre crémeux, après la fournée du soir; les pêches à la ligne d'où on ne rapportait que des rhumes de cerveau, les heures se passant à courir les pieds dans l'eau à la recherche des joncs extraordinaires qu'on ne trouvait jamais.

— Votre invitation m'est d'autant plus sensible, reprenait M<sup>me</sup> Fadeuil qui revenait à ses préoccupations actuelles, que je serai obligé de sortir souvent pour mes affaires et que je serai tranquille de laisser Bonne sous la protection de Florestine.

— C'est moi qui la garderai, s'écria Adolphe, cette fois sans chercher ses mots; soyez tranquille cousine Marie, et ne vous préoccupez que de ce maudit procès.

M<sup>me</sup> Fadeuil rejoignit bientôt sa fille, et Adolphe prenant le chemin de la rue de Rennes alla conter aux Raymond ses aventures de la journée.

— Eh bien! mon pauvre ami, lui dit M. Raymond, en le voyant entrer, c'a été dur, n'est-ce pas? L'enfant surcitée par le voyage est insupportable, mais tu verras que demain il y aura un peu de détente.

— Nous vous avons bien plaint toute la journée, ajouta la bonne M<sup>me</sup> Raymond.

Seguin n'avait pas prévu cet accueil de condoléance; il avait si bien oublié ses craintes sur l'enfant de sa cousine, qu'il ne croyait pas possible que quelqu'un s'en souvint; il se trouva encore une fois embarrassé et murmura des ah! des certainement, qui manquaient de conviction.

— Je vous dirai, ajouta-t-il enfin, entrant au vif de la question, que j'ai profité de la cir-



constance pour faire quelques petits changements dans mon intérieur. Je me disais depuis longtemps que ma maison était un peu triste, qu'elle vieillissait, que ça manquait de bibelots et que, puisque j'aimais les fleurs, il fallait saisir l'occasion au vol; vous verrez comme c'est joli à présent. Le plus beau de mes bronzes est sur la console, les fauteuils en rond...

Maintenant qu'il était parti il n'y avait plus moyen de l'arrêter, et les mots venaient d'autant plus facilement qu'il répétait, sans en changer un, ceux qui avaient servi à Bonne pour exprimer son sentiment sur la situation.

M. Raymond, qui connaissait par cœur son Seguin, fit basculer l'abat-jour de la lampe de telle sorte que la lumière vint éclairer en plein le visage de son ami :

— Dis donc, Adolphe, tu couves une grave maladie.

Le Seguin conservateur fit un écart brusque :

— Est-ce que j'ai mauvaise mine ?

— Non, mais tu tiens des propos incohérents.

— Et la petite Auchoise ? demanda M<sup>me</sup> Raymond venant au travers de la riposte. Parlez-nous d'elle.

— Elle a grandi, murmura Adolphe avec une nuance de confusion.

— Est-ce qu'elle saute à la corde ?

— Non, mais elle monte aux échelles et m'y fait monter, ajouta-t-il d'un accent humble.

— Pauvre ami ! dirent les époux en chœur.

— Mais non, mais non, reprenait la voix bourrue ; si je le fais, c'est que je veux bien ; l'exercice m'est salulaire d'ailleurs, et il y a longtemps que mon médecin m'y pousse.

— Enfin, quel âge a-t-elle ? demanda M<sup>me</sup> Raymond, qui était pour les réponses nettes et qui ne pouvait parvenir à faire expliquer leur ami.

— Dix-huit ans.

— Ah bah ! Mais alors qu'est-ce que tu nous racontes depuis une heure avec tes échelles ? demanda M. Raymond.

— Je raconte la vérité ; on peut bien monter sur un escabeau à dix-huit ans, puisque j'y monte, moi qui vais en avoir quarante.

L'argument était sans réplique, et la soirée s'acheva en escarmouches de même nature.

— Ah ça ! qu'est-ce qui prend à Adolphe. Il bouleverse sa maison, il finasse avec moi, il aime les fleurs, dit M. Raymond à sa femme quand ils furent seuls.

— C'est la petite Auchoise, répondit tranquillement M<sup>me</sup> Raymond.

— C'est la petite Auchoise, probablement, répéta le mari, ne trouvant pas de meilleure raison à opposer à celle de sa femme.

— Dites, mon cousin, est-ce que vous ne songez pas à enfermer votre fourrure ? Nous sommes déjà au mois de mai, dit Bonne à Adol-

phe qui rentrait, à quelques jours de là, en s'essuyant le front.

— Moi, pas du tout.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi... pourquoi... mais parce que je ne connais pas de bons préservatifs contre les mites ; alors en portant ma fourrure, je la soigne en même temps.

— Oh ! mais nous avons une excellente recette, je vais vous faire cela demain matin ; vous me donnerez tout ce que vous avez de lainages précieux et je vous les enfermerai avec ma préparation. Chez nous, c'est toujours moi qui fais ce travail et il n'est jamais arrivé de malheur.

Seguin poussa un soupir résigné en accrochant sa pelisse au porte-manteau, où sa loutre prit des reflets de vieille peluche, et il dit :

— Demain matin, c'est cela.

Et le lendemain, la petite Auchoise ayant été quérir à la cuisine un grand tablier de toile bise, un flacon de térébenthine, du poivre et du camphre, se mit en devoir d'enfermer les objets qui constituaient la garde-robe d'hiver de son cousin.

Celui-ci travaillait dans son cabinet et il avait laissé la porte ouverte pour « garder sa petite cousine », comme il le faisait chaque fois que M<sup>me</sup> Fadeuil sortait sans elle. Tout en la surveillant il causait, ce qui nuisait considérablement à son travail sur Bach ; mais il s'amusait du va-et-vient de Bonne qui secouait les épices, qui secouait les bouteilles, qui secouait les habits, qui secouait sa petite tête avec un air si décidé que c'était tout à fait charmant. La toile rude de son tablier faisait autour de sa taille mignonne de gros plis maladroits qu'elle aplatisait de temps à autre avec un geste impatient, comme si elle s'irritait que quelque autre soin vint la distraire de son grand travail. Dans son coin, Adolphe voyait les manches de son pardessus favori s'allonger sur les basques et la fourrure se couvrir de poudre grise et de gouttes épaisses.

— Ça va tacher, Bonne ! s'écria-t-il, ne pouvant contenir son inquiétude, tandis que la térébenthine pleuvait sur le drap.

— Non, ça dégraisse, répondit-elle gravement et sans s'interrompre d'arroser et de poudrer.

Adolphe reporta les yeux sur son cahier et relut la dernière phrase écrite :

*« Ce fut en 1780 qu'on découvrit, par le plus grand des hasards, qu'une partie de la correspondance de Sébastien Ba. ... »*

« Est-ce en 1780 ? Je croyais.... Il faut que je vérifie cette date. »

Il se leva, vint près de sa cousine, la regarda travailler un moment en silence ; puis ouvrant la porte d'entrée :

— Je monte chercher un livre au cinquième ; ne faites pas trop de mal en mon absence.



En sortant, il poussa la porte sans la fermer et Bonne, qui lui tournait le dos, continua d'épingler le volumineux paquet qu'elle venait de terminer.

Elle mettait les dernières épingles, lorsque la porte s'ouvrit doucement et un jeune visage s'encadra dans l'entrebâillement.

— Peut-on entrer ? demanda une voix mâle et vibrante.

Bonne, surprise, eut bien peur ; elle n'osa pas se retourner et dit très vite :

— Oui, monsieur ; veuillez attendre un instant, M. Seguin va descendre.

Et, comme elle était curieuse, elle fit faire demi-tour à son paquet, afin de se détourner un peu pour jeter un coup d'œil furtif sur le visiteur. Il était jeune, grand, mince, brun ; il avait des yeux gris très doux, une barbe soyeuse et des gants rouges. Elle n'eut plus peur du tout.

— Voilà un ami, pensa-t-elle, qui ne ressemble guère à son ami.

Pendant ce temps très court des réflexions de Bonne, le nouveau venu, dont les yeux se faisaient à l'obscurité, détaillait la fine silhouette de la jeune fille et se disait qu'il n'y avait aucun rapport entre elle et la plantureuse Florestine.

— Elles ne se ressemblent guère, pensa-t-il à son tour.

A ce moment, on entendit craquer les souliers d'Adolphe dans l'escalier. Bonne se retourna vivement et laissa voir au visiteur le plus charmant visage, tout illuminé de malice et rose encore de son émoi.

— Voici mon cousin, dit-elle.

Son cousin...

Le jeune inconnu devint très rouge, il ôta vivement son chapeau et salua jusqu'à terre.

— Mademoiselle, veuillez m'excuser de vous avoir dérangée.

Et à part lui il disait : Heureusement que je n'ai pas prononcé de mot irrévocable ; elle ne se doute pas de ma méprise, mais elle a dû me trouver bien malappris.

A ce moment, Adolphe entra avec son bouquin.

— Voici un monsieur, dit Bonne, qui m'a prise pour Florestine ; il désire vous voir.

Le visiteur perdit contenance ; il avait été transpercé par ces yeux malins qui le regardaient à travers la frange abaissée des cils bruns.

— Ah ! c'est vous, James, s'écria Adolphe ; vous êtes de retour, et vous l'avez prise pour Florestine !

Le bon cousin riait du plaisir de revoir son jeune ami, du plaisir de la méprise qui paraissait mettre l'autre au supplice. Du reste, il riait de tout ce que disait Bonne, avec un épanouissement de cœur qu'il ne s'était jamais connu auparavant ; mais il n'était pas homme à sauver une situation difficile, de sorte que le pauvre James se trouvait fort empêché dans cette conjoncture.

Ce fut la petite Auchoise qui mit fin à ce tourment du jeune homme en disant :

— Voici l'heure où maman rentre ; je vais aller la guetter à la fenêtre.

Et elle salua si gentiment, que James se sentit consolé.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

## RIEN DE TROP



*TROP de repos nous engourdit,  
TROP de fracas nous étourdit,  
TROP de froideur est indolence,  
TROP d'activité, turbulence,*

*TROP de finesse est artifice,  
TROP de rigueur est cruauté,  
TROP d'audace, témérité,  
TROP d'économie, avarice,  
TROP de bien devient un fardeau,  
TROP d'honneur est un esclavage,  
TROP de plaisir mène au tombeau,  
TROP d'esprit nous porte dommage,  
TROP de confiance nous perd,  
TROP de franchise nous dessert,  
TROP de bonté devient faiblesse,  
TROP de fierté devient hauteur,  
TROP de complaisance, bassesse,  
TROP de politesse, fadeur.*

PANARD.



# MILITZA

## Episode de la dernière insurrection crétoise



### I

N la nommait Militza. Elle était Grecque, de cette race noble et brave—sympathique comme toutes les races opprimées — qui, dans la rianta Crète, lutte désespérément contre la tyrannie musulmane.

Elle était brune et pâle, de la pâleur saine des filles d'Orient. Sa tête petite et exquise, s'inclinait sous le poids d'une chevelure royale. Son regard profond, tantôt flamme, tantôt sourire, illuminait un de ces visages à l'ovale pur, aux traits classiques, qui rappellent les types immortels de l'antiquité.

Et sur cet ensemble de beauté parfaite, il y avait un charme épanoui de jeunesse et de grâce; cet air ingénu qui, émanant de la vierge, n'inspire l'amour qu'accompagné du respect.

Militza était fiancée au beau et fier Riasko, Grec, comme elle, d'origine, de cœur et de religion.

Ils devaient se marier aux vendanges. Riasko appartenait, ainsi qu'elle, à une bonne famille de l'île, considérée pour sa situation et sa fortune, estimée surtout pour son intransigeance politique et religieuse.

Les autorités turques savaient que Pholère, le père de Militza, pouvait être compté parmi les irréconciliables, et que, lorsque les intérêts de son pays se trouvaient en jeu, Riasko se montrait ardent parmi les plus ardents.

Mais comme jusqu'à ce jour, ces sentiments connus n'avaient pas eu l'occasion de s'affirmer d'une manière inquiétante pour la paix publique, on laissait en paix le jeune homme et le vieillard — se contentant de les surveiller sans qu'ils daignassent s'en plaindre.

Et ainsi Turcs et Grecs, chrétiens et mahométans vivaient côte à côte, se détestant comme se détestent conquérants et conquis, opprimés et

opresseurs, — hommes dont l'idéal politique, religieux et familial est absolument contraire. Mais enfin, le calme régnait, sinon l'harmonie. Rien ne troublait l'ordre matériel établi par les maîtres : c'était tout ce qu'ils demandaient.

### II

Pour les habitants du Nord, si peu poétiques et rêveurs qu'ils soient, l'Orient est une magie. Le nommer, c'est évoquer ce que la nature a de plus enchanteur, ce que le ciel et les eaux ont de plus lumineux, ce que les souvenirs ont de plus sacré.

Et les habitants du Nord ont raison. A côté de leurs horizons gris, de leur ciel lourd, de la tristesse qui pèse sur leurs sites familiers, quelle vision que celle de ces pays de lumière, de ces lointains ensoleillés, de cette harmonie parfaite des lignes qui, dans l'œuvre humaine, révèle l'artiste — dans l'œuvre divine, la main suprême.

C'est le pays de la beauté, du courage aventureux, des légendes poétiques, des épopées guerrières. Ce qui l'a gâté, c'est l'homme — non pas l'homme que Dieu y avait placé, mais celui qui, le fer et le feu à la main, poussé par le fatalisme de sa foi et de sa race, vient dans ces beaux lieux en vainqueur et s'y établit en tyran.

Ryasko roulait ces pensées et d'autres encore dans son esprit, tandis qu'il suivait la route qui, de Rétimo, conduisait aux *Amandiers*, la maison de campagne de Militza.

A sa gauche, la mer s'étendait à l'infini, étincelante, presque immobile, bleue de ce bleu introuvable partout ailleurs qu'en Orient, de cette nuance exquise faite d'azur et de soleil qui désespère les peintres.

L'air était plein de rayons, vibrant de chaleur et cependant si léger, que le promeneur se sentait des ailes. La gamme subtile, l'in vraisemblable dégradation de tons dont se composait l'éther causait à l'œil cette impression complexe et délicieuse que les mots sont impuissants à exprimer.

A droite, une chaîne de collines courait parallèlement à la mer, enfermant la route dans une zone étroite. Des oliviers revêtaient ces ondulations de terrain de leur manteau grisâtre,



sobrement argenté, servant en quelque sorte de repoussoir à l'éclat radieux de la mer et du ciel.

Riasko marchait allègrement, le front rayonnant d'une noble pensée et, par moments, un éclair sombre dans l'œil.

Grand, élégant sous son costume national, qu'il portait de préférence à tout autre; la taille bien prise dans sa veste soutachée, la tête énergique et fière sous la calotte de pourpre, il offrait le type grec dans toute sa noblesse et sa pureté primitives.

Une échancrure dans le rocher, en face d'une petite baie où la Méditerranée vient clapoter doucement. Riasko s'y engage. Quelques pas encore, et il se trouve au seuil d'une propriété qui garde quelque lointaine ressemblance avec le paradis terrestre.

C'est là qu'habite Militza auprès de son père.

Figurez-vous des orangers, des citronniers, des amandiers, des palmiers, des lauriers-roses, des myrtes, des oliviers, des chênes-lièges, des tamaris, toute la flore de l'Orient mêlée à celle de nos pays dans le plus pittoresque désordre. Sur un vaste étang aux bords ombragés, une gent emplumée fort nombreuse et richement habillée se livre à de joyeux ébats. Un parfum très doux, mêlé de senteurs diverses, flotte dans l'air, et les bosquets sont pleins de chants d'oiseaux.

En pénétrant dans cet Eden, Riasko sent son cœur s'épanouir, en même temps que rafraîchit son front. L'ombrage des grands arbres, après le soleil et la poussière du chemin, sont moins délicieux pour le jeune homme que la présence de Militza, sa bien-aimée.

Et il l'aperçoit là-bas, marchant à sa rencontre — car elle aussi l'a vu — les bras chargés de rayons de miel que vient de lui livrer la ruche. Sa simple toilette d'intérieur, presque de travail — car elle ne dédaigne pas les humbles soins du ménage — ces vêtements à la coupe simple et gracieuse, aux couleurs vives, s'harmonisent bien avec ce cadre pittoresque et familial.

Un poète eût crut voir une jeune Grecque du temps d'Homère, un peintre fût tombé en extase, un romantique aurait pensé à la vierge Cymodocée.

Pour Riasko, le noble Candiote, le hardi Levantin qui pleurait l'asservissement de son pays, cachant ses larmes de rage, c'était la douceur, le charme, l'apaisement : c'était Militza, la fiancée, bientôt l'épouse — la gardienne de son nom et de son bonheur.

— Tu as eu tes pensées noires ? lui dit-elle après lui avoir rendu son salut cordial — le regardant avec une attention inquiète et tendre.

— Oui, Militza, je ne puis rien te cacher... Mais en te voyant, j'oublie le reste.

— Tu n'oublieras pas toujours. Dis-moi ce que tu as pensé.

Et déposant sur l'herbe ses rayons de miel, elle s'assit à l'ombre d'un figuier, l'invitant du geste à faire comme elle. Puis elle écouta ce qu'il allait dire, si naïvement confiante, dans sa simplicité d'enfant, si sûr de lui qu'elle n'hésitait pas à lui demander ses secrets.

Était-ce un secret, d'ailleurs ? Depuis que le vieux Pholère avait joint leurs mains dans la sienne, la jeune fille était de moitié dans toutes les pensées du jeune homme. Ils s'aimaient, et leurs âmes étaient pareilles.

— J'ai songé au pays, fit Riasko, d'une voix sombre. J'ai repassé dans mon esprit tout ce qui avait été dit hier soir chez Merdito.

— Vous vous êtes réunis chez Merdito ? interrompit la jeune fille, plus pâle.

— Oui... Le temps est venu, non-seulement de parler, mais d'agir. La mesure est comble.

Militza baissa la tête. Elle savait ce que signifiaient ces paroles, elle savait l'influence que l'énergique, le patriote Merdito exerçait sur la jeune génération candiote. Elle aimait son pays, elle ne voulait pas dire un mot qui pût ébranler chez son fiancé le noble sentiment de l'honneur et du courage qu'elle était fière de voir en lui. Mais elle était femme et elle tremblait.

— Ecoute ! poursuivit Riasko, s'exaltant à mesure qu'il parlait. Ecoute les plaintes de ceux qui sont nos frères par le sang, par la religion, par les liens les plus sacrés qui puissent unir les hommes. Ecoute-les gémir, redemandant aux Turcs maudits leur liberté, leur honneur... tout ce qui vaut enfin la peine de vivre. Vois ce qu'ils ont fait de ce pays, que la force leur a livré... Autrefois, la Crète était riche, peuplée, commerçante. Par son activité, son intelligence, l'homme mettait en valeur les dons du ciel, collaborant à l'œuvre merveilleuse du Créateur. De quel éclat brillait alors notre île, joyau splendide dans cet écrin que la main divine répandit sur les flots d'azur de la Méditerranée ! Et aujourd'hui... Militza, ne me fais pas redire à quel degré d'abaissement nous sommes tombés. Tu le sais comme moi... La corruption, l'incurie musulmanes, l'anéantissement nous envahissent. C'est la mort qui, lentement, s'étend sur nous, si nous ne réagissons enfin, si nous ne nous montrons des chrétiens, des hommes. Mille fois plutôt la mort que la honte !

Il s'était peu à peu animé, très beau dans cette exaltation qui lui mettait une flamme ardente au visage et faisait étinceler ses yeux noirs sous sa chevelure brune. Militza le regardait tendrement et tristement, sentant venir une épreuve à laquelle elle ne pouvait ni ne voulait se soustraire, mais qui, d'avance, lui glaçait le cœur. Le pâleur ambrée de son front s'accroissait, tandis



que la rougeur d'une indignation virile animait les traits énergiques de son fiancé.

— Quand ? demanda-t-elle simplement, en cherchant à dominer le tremblement de sa voix.

— Dès que nous serons prêts... Dans peu de jours, je pense.

— Et mon père ?

— Je suis chargé de lui parler... Mais je te fais de la peine, Militza.

Héroïquement, elle refoula deux larmes qui ne devaient pas couler.

— Qu'importe la douleur, quand le devoir commande ?... Et toi et mon père, vous savez mieux que moi ce qu'il ordonne, Riasko.

Il la regarda avec un respect attendri, comme une de ces saintes qui, dans le rayonnement de l'iconostase sont, pour l'œil plein de vénération du chrétien, le type le plus pur de la poésie et de la perfection féminines. N'était-ce pas l'enthousiasme du martyr qui, déjà, s'éveillait dans la prunelle humide de sa courageuse fiancée ?

Il y eut un silence. Chacun des deux jeunes gens suivait la pente de ses réflexions, graves et tristes chez Militza, tristes aussi, mais empreintes d'énergie exaltée chez le bouillant Candiote.

Le soleil baissait à l'horizon, perçant de flèches obliques les épais ombrages, éparpillant partout ses rayons d'or. L'un d'eux mettait un nimbe très doux au front de la jeune Grecque, achevant de lui donner cette ressemblance sacrée devant laquelle volontiers, Riasko se fût agenouillé. Un grand calme régnait dans ces beaux lieux que, bientôt, Militza devait quitter ; et les petits oiseaux envoyaient leurs hymnes ininterrompus vers le Dieu de paix et d'amour.

— Je ne t'ai pas tout dit, reprit Riasko. J'ai rencontré Ayoub...

La jeune fille tressaillit et rougit un peu, en fixant son œil candide sur son fiancé dont le regard, un moment adouci, avait maintenant une expression terrible.

— Tu lui as parlé ? murmura Militza dans un souffle.

— Moi, parler à un Turc ! C'est lui qui m'a arrêté...

— Eh bien ! demanda-t-elle encore, tout oppressée.

— Il m'a toisé, comme sait le faire un fils de chien tel que lui ; et il a osé me demander où j'allais.

— Et tu lui as dit ?...

— Je lui ai dit que mes actions ne regardaient que moi. Alors, avec une fureur concentrée, de cet air hautain qui sent d'une lieue son effendi, il a repris :

— Je ne vous conseille pas de prendre si souvent le chemin des *Amandiers*, l'air y est mau-

vais pour vous. C'est un bon conseil que je vous donne.

— C'est précisément là que je vais, fis-je en le toisant à mon tour. Et je compte m'y rendre chaque jour jusqu'au moment prochain où j'y aurai ma place.

Il devint cramoisi de colère, me regarda de l'air d'un homme qui se demanderait si l'heure n'est pas venue de recourir aux grands moyens. Puis, haussant les épaules, il tourna sur les talons, suivi par un regard qui, tu peux m'en croire, ne s'était pas baissé devant le sien.

— Imprudent ! murmura la jeune fille avec un pâle sourire.

— Imprudent, c'est possible ; mais lâche, jamais ! N'est-ce pas mon bien qu'ose convoiter cet homme ? Toi, toi Militza... Il t'aime, il s'est permis de te le dire... Un Turc, un mécréant !

— Je lui ai répondu de manière à lui fermer à jamais la bouche, j'espère. Et tu sais que depuis ce jour, j'évite de quitter les *Amandiers* et n'ai plus remis les pieds à Rétimo.

— J'ai pleine confiance en toi, tu es ma fiancée, ma sainte ! protesta Riasko avec véhémence. Mais lui, je le crains... non pour moi, certes, mais pour toi. Ah ! si nous étions mariés !

— Nous le serons bientôt.

— Mais il va falloir te quitter ! Cette prise d'armes dont, d'un jour à l'autre, nous pouvons recevoir le signal...

— Allons dire tout à notre père, fit doucement la jeune fille, en se levant pour marcher au-devant de Pholère qui, les ayant aperçus de loin, venait à eux, un grave sourire sur son beau visage de vieillard.

### III

On avait pris les armes ; la Crète était en feu. Les Turcs, très intérieurs en nombre, refluaient vers les villes — épouvantés par l'explosion des haines qu'ils avaient soulevées — tandis que les Candiotes se retiraient dans les montagnes.

C'était un rempart inexpugnable où les hommes décidés à mourir abritaient leurs femmes, leurs filles et leurs sœurs, celles pour qui la défaite pouvait avoir des conséquences pires que la mort.

Et l'infériorité numérique des maîtres, déjà compensée par la supériorité de leurs armes, diminuait chaque jour par suite de l'arrivée de nouveaux détachements que le gouvernement du Padishah envoyait, avec mission de réduire les rebelles.

Comment on les traitait, ces rebelles pris les armes à la main ou soupçonnés de pactiser avec la révolte, pas n'est besoin de le dire. Ils avaient prévu leur sort, et le subissaient bravement,



avec l'espoir que leur sacrifice ne serait pas inutile à leur cause. Le regard tourné vers la Grèce, la mère-patrie, ils osaient croire qu'un jour viendrait où leur infortune toucherait l'Europe.

Hélas ! l'Europe a d'autres soucis. Et, devant le martyr de ses enfants, la Grèce souffrait en détournant les yeux.

Pour obéir aux ordres de son père et aux prières de son fiancé, Militza s'était retirée avec d'autres femmes dans l'intérieur de l'île. Elle n'avait pas suivi les plus timides jusqu'au cœur du pays, derrière ces montagnes dont le massif majestueux, dominé par l'Ida, formait aux fugitives un rempart infranchissable. En compagnie de quelques Crétoises courageuses, que l'obéissance seule retenait loin du théâtre de la lutte — en attendant que leur dévouement les y ramenât — elle s'était arrêtée aux premières vallées, écoutant, d'une oreille anxieuse, les bruits confus de la plaine.

On se battait là-bas... Il se passait des scènes terribles, de celles qui suivent l'explosion de haines de races, quand ces haines sont attisées depuis des siècles. Militza connaissait ses compatriotes, dont le sang ardent coulait dans ses propres veines. Elle savait aussi de quoi étaient capables les dominateurs menacés dans leurs biens et leurs vies, les farouches conquérants qui allaient peut-être avoir à refaire une nouvelle conquête. Et elle tremblait au fond de son cœur, elle frémissait non pour elle, mais pour ceux qu'elle aimait.

Un jour lui parvint une terrible nouvelle : Phalère qui, malgré son âge, avait pris les armes, venait de tomber entre les mains des soldats de Chakir-Pacha.

C'était une condamnation à mort certaine.

Sans perdre une heure, Militza prit la route de Retimo.

Prévoyant toutes les éventualités, elle s'était procuré un costume de femme du peuple turque, sous lequel il devait lui être plus facile de passer inaperçue. Alors que toutes les Candiotes fuyaient vers la montagne, ses vêtements grecs l'eussent désignée à la curiosité, peut-être aux outrages. Sous le *yachmak* et le *fèredjé* (1), elle n'éveillerait aucun soupçon et ne risquerait pas d'être reconnue.

Elle cheminait rapidement sur le sentier poudreux encore, malgré les premières pluies d'automne. L'été crétois laisse après lui des traces de sécheresse qui ne s'effacent pas aisément. Autour de la jeune fille, tout était splendeur, richesse, sourire. L'île abonde en sites charmants, baignés de la plus radieuse, de la plus douce des lumières.

A mesure que Militza s'éloignait des mon-

tagnes, la grâce remplaçait autour d'elle la majesté ; à l'arrière-plan, la chaîne dessinait, sur un ciel d'un rose orange, ses arêtes vives ; le Psiloriti, l'antique Ida qui, d'après la légende, vit naître Jupiter, élevait dans la nue son front sourcilleux, poudré de neiges éternelles. Des vallées verdoyantes, pleines d'ombre et de fraîcheur, s'ouvraient dans les déchirements des rocs aux croupes arides. Et dans l'espace compris entre les derniers contreforts et la mer — cet espace, mollement ondulé, pittoresquement mouvementé, qui n'est plus la montagne et n'est cependant pas la plaine — des champs de tabac, de coton, des vignes, de délicieux jardins couverts d'orangers, de figuiers, de citronniers, d'amandiers, chantaient, dans cette arrière-saison, l'hymne perpétuel du printemps.

Il y avait sans doute, dans ces beaux lieux, trace d'abandon et de négligence. Courbé sous une domination énervante, le Candiote ne tire pas du sol, tant s'en faut, les merveilleuses ressources que la Providence lui tient en réserve ; et la situation actuelle de l'île ne pouvait qu'accroître cette incurie. Mais, telle qu'apparaissait à la jeune fille, sous ce gai soleil, cette petite patrie pour laquelle son cœur battait d'un si grand amour, elle méritait bien l'auréole de riante poésie dont ses enfants l'entourent depuis des siècles.

Hélas ! ce n'était plus Crète l'heureuse, l'enchanteresse ; Crète sortie toute parée du sein des flots pour servir de berceau au maître du monde. Ce n'était pas non plus la Crète chrétienne, la Crète vaillante qui avait connu les saints et les héros. Ce n'étaient plus les nymphes, les naïades, les dryades ; c'étaient moins encore les ermites, les grands lutteurs chrétiens qui peuplaient ces bois, ces bosquets d'orangers, les bords charmants de ces ruisseaux et de ces rivières. Si une ombre, si un homme vivant eussent tout à coup surgi devant Militza, elle aurait frémi, car l'ombre ne pouvait être que sanglante et l'homme, sans doute, eût été un bourreau.

Elle ne fit pas de rencontre. Trop peu sûrs étaient les chemins, trop précieux les instants pour que, sans une nécessité grave, on se proménât dans la campagne.

Voici Retimo, mollement étendue au bord de la mer bleue, de ce bleu sombre qui révèle les eaux profondes. Les bancs sous-marins, redoutables aux navigateurs, s'étendent là-bas, vers l'ouest, dans la direction de Cérigo, l'ancienne Cythère.

Ici, la nature a creusé des abîmes. Les petites vagues courtes de la Méditerranée qui, en ce moment, étincèlent au soleil comme autant de flammes, recouvrent d'insondables profondeurs.

Que de charme, que de douce et calme splendeur dans ce paysage familier ! Militza se sent

(1) Voile et tunique dont s'enveloppent les femmes turques.



étrangement émue; il lui semble qu'elle voit, pour la dernière fois, Retimo, où elle est née.

Que va-t-elle trouver derrière ces murs? Son cœur bat douloureusement; une appréhension poignante l'envahit. Mais elle n'a pas un instant la pensée de retourner en arrière. Revoir, peut-être — oh! si Dieu voulait l'aider! — peut-être sauver son père, ou mourir avec lui...

Avant de pénétrer dans la ville, elle tire de son sein une petite croix, et la baise avec ferveur; puis elle la dissimule sous le yachmak, qu'elle remonte jusqu'aux yeux. Ce yachmak est épais et non de cette gaze transparente à laquelle les élégantes confient le soin de ne pas trop cacher leur beauté. Des traits purs et charmants de la jeune fille, on ne voit plus que les yeux, l'éclair vaillant de cette âme qui a résolu de tout affronter, même la mort.

A la ceinture de la fausse musulmane, dissimulé sous les plis du vêtement, un petit poignard est à portée de la main. Militza peut entrer dans Retimo.

## IV

Du pas ralenti des femmes turques — toujours un peu gêné par leurs pantoufles, — attentive à ne pas se faire remarquer, la jeune fille se dirige vers la prison dont, naturellement, on lui refuse l'entrée. Que faire? A qui s'adresser dans cette ville où règnent tout le désordre, toute la cruauté de la peur? Et chaque minute qui passe ainsi peut être celle de la condamnation... La condamnation!... N'est-elle même pas déjà prononcée?

Ces pensées affolent la pauvre enfant. Elle tente deux ou trois démarches aussi inutiles que la première et, domptant ses suprêmes répugnances, toute frissonnante mais très courageuse, elle prend une résolution extrême.

Elle savait bien qu'il faudrait en venir là, quand elle a quitté la montagne pour essayer de sauver son père. Mais, aussi longtemps qu'elle l'a pu — tant qu'il lui restait une lueur d'autre espoir — elle a reculé le moment de se trouver en face du *Yusbochi* (1) Ayoub Effendi.

Maintenant, elle est introduite en sa présence, dans le bureau où l'officier reçoit les plaintes, les requêtes... et les dénonciations des habitants de la ville. La main de Militza tremble un peu en touchant à la dérobée le manche de son poignard. Après tout, il est toujours possible de mourir...

Ayoub-Effendi est un homme jeune, au type arabe, au profil fin, éclairé par un œil inquiet, qui se voile ordinairement sous une lourde

paupière. Il est difficile de deviner les pensées qui s'agitent sous ce masque impassible. La bouche seule trahit l'obstination du vouloir.

Sous son déguisement, sous l'épais yachmak, Ayoub n'a pas reconnu la belle Crétoise qu'il a honorée de son admiration. Hautain, dans sa gravité orientale, il attend que cette solliciteuse s'explique.

D'un brusque mouvement, Militza a écarté son voile. Le front impassible s'éclaire, les yeux s'animent sous leurs paupières brunes. Enfin, elle aura donc servi à quelque chose, cette maudite insurrection, puisque la plus farouche des beautés grecques est contrainte de s'humaniser.

— Yusbochi, dit Militza d'une voix grave dont elle s'efforce de dominer l'émotion, mon père est entre vos mains... Je vous crois généreux, je viens vous demander sa grâce.

— Elle ne dépend pas de moi, répond laconiquement le Turc.

Mais à l'étincelle qui a brillé sous ses cils, on voit bien qu'il ment. Militza continue:

— Je viens vous demander sa grâce, persuadée que, si ce n'est pas de vous qu'elle dépend, vous pouvez au moins beaucoup pour l'obtenir. A vos yeux, mon père est coupable... Je ne vous dirai pas les raisons qui peuvent expliquer, justifier même sa conduite... Pour vous, ces raisons n'ont aucune valeur, et ce n'est pas pour les discuter que je suis venue ici. Nous sommes de deux races différentes, qui jamais ne s'entendront, de deux races ennemies...

— Vous vous trompez, interrompit froidement Ayoub, vous vous trompez au moins en ce qui vous concerne. Vous savez bien que je ne suis pas votre ennemi... et que je vous aime.

— Soit, fit avec calme la jeune fille. Je le crois, puisque vous le dites... Eh bien! si vous m'aimez, ne faites pas mourir mon père.

Elle dit cela noblement, simplement, en femme qui ne veut pas s'abaisser à la prière, la jugeant, d'ailleurs, inutile. Maintenant, ce n'était plus une grâce, c'était presque un droit qu'elle réclamait.

L'officier turc la regarda en face.

— Et quelle sera ma récompense?

— C'est donc un marché que vous m'offrez? dit Militza d'un ton plus vif qu'elle n'aurait voulu.

Puis, regrettant cette parole qu'il avait pu trouver blessante, et avec une douceur triste:

— Songez que j'ai eu confiance en vous... Que, dans ma grande détresse, c'est à vous que je suis venue. De votre aveu, vous pouvez sauver mon père... Mon estime sera votre récompense. N'y attachez-vous aucun prix?

— Si, à condition qu'elle soit accompagnée de votre amour.

— Vous savez que je l'ai donné... Que je suis

(1) Grade dans l'armée turque.



fiancée! Vous savez aussi tout ce qui nous sépare, vous, musulman, moi, chrétienne.

Elle était belle et touchante, surmontant son angoisse, cherchant à l'émouvoir, humble maintenant, et, cependant, si digne!

Ayoub réfléchit un instant. Il y avait en lui deux hommes : L'un, le meilleur, n'était pas insensible à la noblesse de cette attitude, au charme pudique de cette jeune chrétienne commandant le respect. Il rougissait d'exploiter cette douleur, ce dévouement filial. Mais l'autre, l'Ayoub qui aimait avec fureur, avec jalousie, ne pouvait se résoudre à perdre une occasion unique.

Rapide devait être la décision. Il y eut un compromis entre ces deux hommes qui formaient le Yusbochi.

— Je vous aime trop pour consentir volontairement à vous perdre, fit-il avec une brutale franchise. Mais je comprends que ce n'est pas le moment de vous le dire, votre cœur est plein de toute autre pensée. Vous m'écouteriez à peine, vous ne me comprendriez pas si je vous répétais que, vous respectant autant qu'un chrétien pourrait le faire, je compte, en vous épousant, n'avoir pas d'autre compagne que vous, et vous donner tout le bonheur dont je suis capable... Non, ce n'est pas le moment de parler de ces choses. Vous voulez sauver votre père, et je le veux aussi. Seulement...

Il la regarda, son œil, adouci tout à l'heure, prenant soudain une expression de colère haineuse :

— Seulement, si je suis assez faible pour manquer à mon devoir pour vous plaire, vous comprendrez qu'à vous aussi, il faut que cette grâce coûte quelque chose.

Effrayée, la jeune fille écoutait le cœur battant.

— Je ne vous demande pas une promesse, continua l'officier avec un mauvais sourire ; ne pas la tenir serait trop facile. Je veux seulement que vous répondiez à deux ou trois questions.

— Si je le puis, je le ferai, dit-elle, se raidissant pour cacher son trouble — qu'il voyait bien à sa pâleur.

Elle sentait que chercher à l'attendrir serait inutile. et qu'en tout ce que l'honneur permettrait, il faudrait lui obéir, dût-il lui demander plus que sa vie.

Encore une fois, il la regarda en face, puis détourna les yeux, peut-être honteux de ce qu'il allait dire.

— Riasko Sontro a-t-il pris les armes ? demanda-t-il d'un ton dur.

Elle tressaillit. Quoi, dénoncer Riasko!... Elle eut une révolte.

— Ah ! c'est infâme ce que vous exigez là.

Et lui, très froid, très maître de lui maintenant :

— Songez que je le hais, et que, de toutes manières, je saurai bien l'atteindre. Pensez à votre père, condamné à mort ce matin, et qui, demain, ne verra pas lever le soleil si...

Rapide comme l'éclair, la pensée de nier ou de feindre l'ignorance avait traversé l'esprit de Militza. Elle vit, en le regardant, qu'en vain chercherait-elle à lui échapper. Il la tenait bien dans ses serres cruelles, pauvre colombe qui était venue se jeter dans l'aire de l'oiseau de proie. Il lirait la vérité sur son visage. Déjà, du regard, il la fascinait.

— J'attends votre réponse, dit-il tranquillement.

Sous ces simples mots, il y avait un sous-entendu si terrible, qu'elle parla... Elle parla sans que sa langue se desséchât dans sa bouche en feu.

— Comme tous les Candiotés qui aiment leur pays, Riasko a pris les armes, dit-elle.

Un éclair de joie mauvaise passa dans les yeux de son bourreau. C'était la double haine de l'amoureux dédaigné pour son rival, du musulman pour le giaour.

— Où est-il ? continua l'officier.

Elle avait répondu une première fois, elle répondit encore.

— Il se trouvait à la *Ramba*... la dernière fois que j'eus de ses nouvelles.

— Quand ?

— Hier.

— Sont-ils nombreux avec lui ?

— Une vingtaine.

— Merdito y est-il ?

— Oui.

Ainsi, la dénonciation serait complète. Elle en aurait trahi d'autres avec lui.

— Maintenant, vous allez me jurer par votre Dieu, le Christ, la vérité de ce que vous m'avez dit.

— Je le jure.

La voix de la jeune fille ne trembla pas. Dans ses yeux, il y avait, non la honte d'une action mauvaise, d'une coupable et homicide faiblesse, mais une sorte d'exaltation fière, et comme un défi.

— Bien, dit Ayoub, dans quelques minutes, votre père sera libre.

— Je ne vous remercie pas, fit-elle, en le toisant du regard. Nous sommes quittes.

— Peut-être, un jour, me pardonnerez-vous ce que la nécessité m'a contraint de faire. A mon tour, je vais manquer à mon devoir pour vous.

Il posa le doigt sur un timbre. Un soldat entra : le Yusbochi lui dit en turc quelques mots.

— Veuillez suivre cet homme, ajouta-t-il, en se tournant vers la jeune Grecque. Il va vous mener près de votre père. A la nuit, les portes de la prison s'ouvriront pour lui et pour vous.



Voici un sauf-conduit avec lequel vous pourrez sans danger rester aux *Amandiers*. Oserai-je vous prier de n'en pas sortir de quelque temps ? C'est dans votre intérêt.

Elle prit le papier qu'il lui tendait et s'éloigna rigide, la fièvre dans les yeux, mais le front haut.

## V

La nuit était close depuis longtemps, quand Militza et Pholère atteignirent les *Amandiers*.

La route, qui était courte, avait paru mortellement longue au vieillard et à la jeune fille. Lui marchait péniblement, les mauvais traitements de la prison ayant enflammé la blessure, d'ailleurs assez légère, reçue dans la dernière lutte — celle où il était tombé entre les mains des Turcs. Elle s'inquiétait pour son père ; et pensant à un autre, elle se sentait mourir.

Elle n'avait rien dit au vieillard, sinon le strict nécessaire. Il l'eût maudite, peut-être... Pauvre, pauvre Militza !...

Quand elle le vit dans la retraite désormais sûre des *Amandiers*, couché dans son lit, soulagé, déjà mieux et prêt à oublier ses maux dans le sommeil, elle l'embrassa tendrement, longuement, comme pour un adieu. Puis, le confiant à sa vieille et dévouée nourrice, elle se retira dans sa chambre.

Quand elle en sortit, ce n'était plus Militza, mais un jeune Candiote, prêt pour la lutte contre l'Islam. Le pantalon bouffant, la veste soutachée, la chéchia, le pistolet et le yatagan à la ceinture : le costume et les armes d'un frère mort deux ans auparavant et qu'elle gardait comme une relique.

Elle s'enveloppa d'un grand manteau sombre et à pas étouffés descendit.

Elle savait bien qu'Ayoub l'avait fait suivre depuis la prison, et qu'elle était, ainsi que son père, gardée à vue. Il devait se défier d'elle, l'ayant si odieusement violente. Et puis, la suivre, n'était-ce pas le moyen le plus sûr d'atteindre Riasko ?

Mais elle doit l'emporter sur lui, qui n'a que la force et la ruse. Elle a l'amour et l'énergie du désespoir.

Elle se glisse hors du jardin, par un trou pratiqué dans une haie. La nuit est sombre, quelques étoiles brillent au ciel, mais il n'y a pas de lune. Militza marche longtemps. La solitude, l'obscurité ne l'effraient pas ; une exaltation nerveuse la soutient. Mais ses pieds saignent, il y a des moments où la tête lui tourne. Alors elle s'arrête une minute, demandant à Dieu la force d'arriver, de dire un mot, un seul... Après, que lui importe de mourir ? Elle aura rempli tout son devoir.

A l'aube, elle s'arrêta près d'une maison où elle était connue, et dont les habitants ne pouvaient manquer de l'aider dans sa pieuse entreprise. Étonnée du silence qui enveloppait ces lieux, elle frappa : point de réponse. La porte céda sous la pression de ses doigts ; elle voulut entrer...

Horreur ! Cinq cadavres étaient étendus saignants. Les Turcs avaient passé par là.

Prête à fuir, elle s'arrêta pourtant, un hennissement avait frappé son oreille. Elle courut à l'écurie. Un cheval s'y trouvait, si misérable que, sans doute, les assassins n'en avaient pas voulu.

Pour Militza, c'était cependant un secours.

Le brider, sauter en selle fut l'affaire d'une minute. Si chétif qu'il fût, il pourrait toujours la porter *là-bas*. Ensuite, tant pis s'ils tombaient tous deux.

Enfin, elle arriva. Dieu la conduisait : Riasko et ses amis se trouvaient encore chez les dévoués patriotes dont la maison écartée leur servait de point de ralliement.

En quelques mots, la jeune fille donna l'éveil, sans pourtant se trahir. Oh ! non... La mort plutôt que l'aveu de ce qu'elle avait dû faire. Il suffirait qu'ils sussent qu'ils étaient dénoncés et que, d'un instant à l'autre, les Turcs allaient les surprendre, dans les conditions les plus défavorables pour leur faible nombre.

En un clin d'œil, avec la promptitude de hardis partisans habitués à ces alertes, les Candiotes furent prêts au départ.

— Et surtout, séparez-vous... Ils savent tout... Ils savent que Riasko et Merdito sont réunis, recommanda-t-elle.

Le temps manquait pour lui demander comment elle était si bien renseignée. A peine Riasko pût-il la remercier, lui dire quelques-unes de ces paroles qui lui étaient si douces autrefois...

— Hâte-toi, adieu... Et quoi qu'il arrive, n'oublie pas ta Militza, dit-elle sans pouvoir retenir quelques larmes.

Elle sentait qu'elle ne le reverrait plus.

— Adieu... Au revoir... Là-haut si ce n'est ici-bas, dit-elle encore, en essayant de sourire.

Quand ils eurent tous disparu, elle se tourna vers ceux qui leur avaient donné l'hospitalité.

— Mes amis, les Turcs seront ici avant une heure. S'ils ne trouvent pas ceux qu'ils viennent chercher, comme ils sont très exactement renseignés, ils battront la forêt et, peut-être réussiront-ils à les atteindre. Il faut leur donner le temps de gagner l'abri sûr de la montagne.

— Sans doute, mais comment ?

— En arrêtant l'ennemi. Êtes-vous prêts à mourir ?

Il y avait là des vieillards, des hommes mûrs, quelques femmes. Tous répondirent :



— Pour la patrie et les frères grecs, oui.  
 — La maison est bien située pour une défense. C'est presque un fortin; elle domine la route... Ces rochers d'un côté... Ce ruisseau de l'autre... Préparons-nous donc, conclut-elle.

Ils étaient à peine prêts, que l'ennemi parut au loin.

Les femmes se mirent à genoux; les hommes se découvrirent un instant. Quand les Turcs arrivèrent à portée de fusil, chacun était à son poste de combat.

— Ouvrez le feu! ordonna le chef improvisé de la petite et héroïque troupe.

Il y eut une décharge générale. Quelques soldats tombèrent. Les assaillants s'arrêtèrent un instant, puis s'apprêtèrent à donner l'attaque, entraînés par leur chef.

Ce chef, Militza l'avait reconnu.

— Mon Dieu, faites que je ne tombe pas vivante entre ses mains, murmura la jeune fille.

La défense fut longue. Comme l'avait dit Militza, cette maison était une sorte de fort construit dans des temps reculés, et non moins troublés que les nôtres. Elle avait déjà, sans doute, affronté d'autres assauts. Grâce au courage de ses occupants, elle résista d'abord merveilleusement à celui-ci.

Le moment vint pourtant où le nombre devait avoir raison de la bravoure. Les munitions manquèrent. Militza ne voulut pas que, pour elle, pour expier le crime qu'elle avait dû commettre, ces hommes et ces femmes périssent tous par le fer et le feu.

— C'est assez... Ils sont à l'abri maintenant. Fuyez par le souterrain, leur commanda-t-elle.

— Et vous?

Avant que l'héroïque enfant pût répondre, une balle la frappait au front.

— Fuyez!... murmura-t-elle.

Par un dernier effort, elle porta à ses lèvres sa petite croix dont l'or brillait sur la soie rouge de sa chemise...

Trois des braves qui avaient secondé son intré-

pide résistance étaient couchés autour d'elle. Les voyant tous sans vie, et comprenant que la pauvre Militza avait eu raison, les autres, se signant pieusement, se glissèrent hors de la chambre.

Lorsque le Yuzbâchi Ayoub, furieux d'avoir été tenu si longtemps en échec pénétra, à la tête de ses soldats, dans la maison maintenant silencieuse, sa colère ne connut plus de bornes en s'apercevant du départ des hardis défenseurs. Joué, il était joué! Ah! voici quelques cadavres... Ils vont payer pour les autres. Mais ce jeune Candiote... ces habits élégants... ces cheveux bruns bouclés... Serait-ce Riasko, Riasko livré enfin à son rival?

Ayoub, ivre de haine, s'approche et soulève le front troué...

Oh! Militza, que vous étiez vengée!

## VI

Elle dort, l'héroïque Crétoise, là où elle est tombée pour le salut de celui qu'elle aimait, pour l'expiation de sa trahison sublime. Riasko peut lui pardonner... Elle est morte pour lui et pour leur patrie.

Le vieux Pholère ne quitte pas le tombeau de son enfant. Il la pleure en demandant à Dieu de dormir bientôt là, sous l'herbe en fleur, près d'elle. Le murmure des feuilles, la brise qui passe, tout répète pour lui le nom de Militza.

Riasko continue à tenir la montagne, brave comme un lion, avec une ardeur sauvage qui le rend plus que jamais terrible aux ennemis. Ses compagnons qui, tous, se feraient tuer pour lui, le considèrent comme le futur libérateur de la Crète.

Mais la gloire, si elle vient, lui rendra-t-elle le bonheur?

GEORGES DU VALLON.

FIN

## PENSÉES ET MAXIMES

Pour bien donner comme pour bien recevoir, il n'y a qu'à laisser voir son bonheur.

(Comtesse DIANE.)

Nos passions les plus généreuses sont déplacées dès que nous les laissons trop voir.

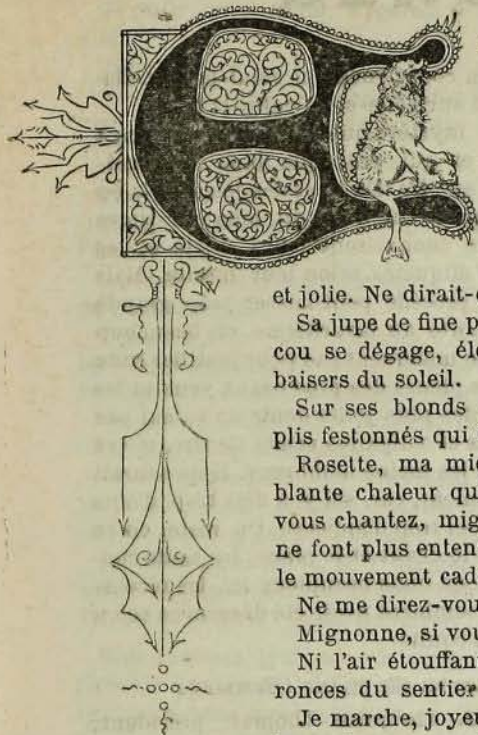
(Augusta COUPEY.)

Un homme mécontent de tout le monde est rarement satisfait de lui-même.

(FONTENELLE.)



## Le Secret de Rosette



ST-ELLE assez gentille, Rosette? Voyez-là, alerte et pimpante, qui chemine à travers les sentiers conduisant aux champs de son père couverts de leur blonde moisson.

Son père est le riche fermier dont le domaine s'étend si loin, que l'œil à peine en peut franchir les limites.

Sous le chaud soleil de juillet, elle va, la chanson aux lèvres, légère comme l'oiseau, traversant les champs de blés mûrs.

Dans le bleu intense du ciel sa silhouette se profile, nette et jolie. Ne dirait-on pas la mignonne fée des moissons?

Sa jupe de fine percale frôle l'herbe à peine en passant. Du corsage à fleurs, son cou se dégage, élégant, menu, orné de la croix d'or de l'aïeule et s'offrant aux baisers du soleil.

Sur ses blonds cheveux, la coiffe de blanche dentelle étale coquettement ses plis festonnés qui frissonnent autour de son front comme des ailes transparentes.

Rosette, ma mie, pourquoi courir ainsi palpitante et joyeuse, oubliant l'accablante chaleur qui semble, pour tous les êtres, tarir les sources de la vie? Seule, vous chantez, mignonne; les bois sont silencieux. Les moissonneurs eux-mêmes ne font plus entendre le refrain monotone dont le rythme, au matin, accompagnait le mouvement cadencé des faux diligentes.

Ne me direz-vous pas, Rosette, le secret de votre chanson?

Mignonne, si vous vouliez répondre, ah! je sais ce que vous diriez!

Ni l'air étouffant ne m'opprime, ni le soleil ne me brûle de ses rayons, ni les ronces du sentier n'entravent mes pas.

Je marche, joyeuse et légère, en chantant, car tout chante en moi. Là-bas, parmi les moissonneurs de mon père, je vois Sylvain, le plus beau des jeunes hommes du village, et vers lui m'emporte mon cœur! Dans le chemin ombreux qui conduit à la ferme, un soir Sylvain m'a doucement dévoilé son amour. C'est notre secret!

Nous le garderons jusqu'à l'heure des dix-huit ans. Avant, mon père s'est promis de ne donner ma main à nul sur la terre, fût-il chevalier ou roi.

Mais à cœur qui aime et se sent aimé, l'attente est douce! Voilà pourquoi je parcours, alerte, les sentiers conduisant aux champs de mon père, où les moissonneurs altérés attendent le cidre mousseux que ma main distribuera.

Au milieu d'eux, le plus beau, le plus fort, le meilleur, Sylvain, attend, lui! mon sourire et le regard de mes yeux!

.....

Gardez, gardez votre secret, Rosette, et, vive et légère, marchez le long des blés d'or, sous l'œil de Dieu qui fait le ciel pur, la nature belle, la brise embaumée, le soleil brûlant, les saintes tendresses, votre jeunesse épanouie et le cœur débordant de joyeuse reconnaissance, égrenez dans l'air embrasé la note perlée de la chanson d'amour.

SUZANNE DE COCQARD.

## Economie Domestique

### POTAGE MAIGRE : SOUPE AU CRESSON

Hacher une poignée de cresson dans de l'eau froide et la faire cuire avec du sel et des pommes de terre; quand cela est très cuit, passer, mettre du beurre et servir chaud; il faut qu'il y ait suffisamment de pommes de terre pour que cela fasse purée.

### MANIÈRE D'ARRANGER LE POISSON QUE L'ON VEUT TRANSPORTER

Pour transporter du poisson sans péril pour sa fraîcheur, il faut préparer avec de la mie de pain et de l'alcool une pâte de consistance moyenne avec laquelle on remplit la bouche et les ouïes du poisson. On l'enveloppe ensuite d'orties fraîches, puis d'une couche de paille qu'on arrose et qu'on lie fortement.



# REVUE MUSICALE

Emigration. — Conservatoire : les lauréats du chant et du piano. — Théâtres Lyriques. — Nouvelles. — Compositions de choix.



**L**ous nos artistes voyagent du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, faisant la moisson des lauriers et des écus. Ils s'en vont par les routes, brûlant les distances, cherchant d'autres triomphes et laissant les directions parisiennes se refaire après les batailles perdues ou gagnées. Pour ces dernières, peut-on assurer que le butin soit en raison du but visé et de l'effort accompli ?

Quoi qu'il en soit, on vivote un peu partout, mais surtout on y étouffe par cette saison caniculaire. Aussi quel héroïsme admirable que celui des maîtres du Conservatoire transformés en jurys variés et en fontaines brûlantes. Quels beaux jours pour les blanchisseuses que ceux des concours ! Les mouchoirs tous en mouvement, s'agitant, épongeant les fronts humides, les joues écarlates, faisaient ressembler la salle de notre école nationale à un club de réactionnaires agités, brandissant tous le drapeau blanc. Mais la politique était loin de ces cœurs émus. Les armées d'élèves, lauréats ou non, n'en suivaient pas moins pour un noble mobile : la conquête du prix d'excellence. S'ils avaient été seuls de leurs familles, au moins, on aurait respiré plus à l'aise un air moins saturé de parfums indescritibles. Quant aux parents, aux amis, qui, levés dès l'aurore, avaient conquis leurs places en renonçant aux douceurs du foyer, ils ne s'étaient pas embarqués sans provisions de bouche. Les gâteaux, les petits croissants, le chocolat, les œufs durcis, c'était déjà quelque chose. Mais les nababs de la corporation habitués à la nourriture substantielle, — et il y en a, — avaient glissé par-ci par-là une tranche de gigot, un morceau de saucisson à l'ail, une saucisse et le reste. On mangeait cela plus mystérieusement, dissimulant les bouchées avec adresse, sans rien laisser voir, mais le parfum révélateur ne permettait pas le moindre doute. Celui de la poudre de riz, de l'eau de Cologne et des essences de mouchoir qui s'y mélaient formaient un amalgame absolument asphyxiant.

Comment les cordes vocales et celles des instruments peuvent-elles résister et vibrer dans toute leur pureté au contact de ces méphitiques vapeurs, au lieu de l'air salubre qui leur est indispensable ? Comment les juges peuvent-

ils déclarer en conscience que celui-là ou celle-ci l'emportent sur celle-ci ou celui-là ?

Ceci est un mystère que nous n'avons pas à approfondir, et qui provoque bien des mécomptes, des espoirs déçus et des joies plus ou moins expliqués. On nous dit bien que juges et professeurs connaissent leurs sujets et les ont d'avance étiquetés selon leur mérite. Mais l'abus de ce procédé peut laisser trop grande ouverte la porte au favoritisme et beaucoup d'exemples ne manquent pas pour justifier cette assertion. Les pleurs des plus beaux yeux et les grincements des plus jolies dents ne valent pas ici les joyeux et vulgaires éclats de rire, et ces derniers sont les moins nombreux. Il ne saurait en être autrement, car, s'il y a déjà trop d'élus il y a vingt fois trop d'appelés. Du reste, en ce qui concerne le chant et le piano, les seuls concours dont nous nous occupions ici, les récompenses nous semblent avoir été décernées selon la justice et l'équité.

## CONCOURS DE CHANT (Hommes).

JURY : MM. Ambroise Thomas, président; Larroumet, directeur des Beaux-Arts; Massenet, Léo Delibes, Guiraud, Bouhy, Melchissedec, Gailhard et Vergnet.

*Premier prix* : M. Imbert de La Tour (classe Bax).

*Deuxièmes prix* : MM. Ghasne (classe Bussine); Vagnet (classe Barbot); Commène (classe Boulanger).

*Premier accessit* (à l'unanimité) : M. Grimaud (classe Warot).

*Deuxièmes accessits* : MM. Théry et Castel (classe Bax); Lequien (classe Crosti) et Nivette (classe Duvernoy).

## CHANT (Femmes).

JURY : M. A. Thomas, M<sup>me</sup> Viardot, MM. Massenet, Delibes, Guiraud, Lenepveu, Gailhard, Bouhy et Nicot.

*Premier prix* : M<sup>lle</sup> Blanc (classe Bax).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lles</sup> Issaurat (classe Duvernoy); Bréjean (classe Crosti); Bréval (classe Warot).

*Premier accessit* : M<sup>lle</sup> Lemaignan (classe Warot).

*Deuxième accessit* : M<sup>lle</sup> Cléry (classe Bussine).

## PIANO (Hommes).

JURY : MM. A. Thomas, Delibes, Pugno, Nolet, Pfeiffer, Mathias, Wormser, de la Nux, Mangin.

*Morceau de concours* : Ballade en sol mineur, de Chopin.



*Premiers prix* : MM. Lachaume (classe de Bériot); Galland et Baume (classe Diemer).

*Deuxième prix* : M. Pierret (classe Diemer).

*Premier accessit* : M. Argaing (classe de Bériot).

*Deuxièmes accessits* : MM. de Santesteban (classe de Bériot); Niederhofheim (classe Diemer) et E. Roux (classe de Bériot).

PIANO (*Femmes*).

JURY : MM. A. Thomas, Massenet, Delibes, Guiraud, Th. Dubois, Ravina, Delahaye, G. Pierné et Thomé.

*Morceau de concours* : Concerto en sol mineur, de Saint Saëns.

*Premiers prix* : M<sup>lles</sup> Vannier, Chapart, Weyler (classe Duvernoy); Allard (classe Delaborde); Périssoud et Chrétien (classe Fissot).

*Deuxièmes prix* : M<sup>lles</sup> Quanté, Dieudonné et Charmois (classe Duvernoy).

*Premiers accessits* : M<sup>lles</sup> Eytmin (classe Fissot); Paimparé (classe Delaborde); Deldicq (classe Fissot); Da Silva (classe Delaborde).

*Deuxièmes accessits* : M<sup>lles</sup> Steiger (classe Fissot); Weingaertner, Bonnard, Lepitre (classe Delaborde); Maté (classe Duvernoy).

Nos théâtres lyriques s'occupent plutôt de l'avenir que du présent et s'en tiennent à leur répertoire, plus que suffisant par ce temps de morte-saison. A l'Opéra, on ne sait pas encore lequel de *Salammbô*, de Reyer, ou du *Magé*, de Massenet, passera le premier. Pourvu que l'on se décide vite, l'un et l'autre de ces ouvrages seront d'un très vif intérêt.

Il y a aussi de beaux projets en l'air, à l'Opéra-Comique. Le plus important est celui qui concerne le livret de M. J. Barbier : *La Circé*, opéra en quatre actes, qui, d'abord écrit pour A. Thomas, a été confié à M. Th. Dubois.

Le nouveau Théâtre-Lyrique de l'Eden se prépare par d'excellents engagements. On cite MM. Talazac, Bouhy, Isnardon, Furst, comme devant faire partie de la maison de M. Verdhurt, où l'on s'occupe de la pièce d'ouverture : *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns. Les études de *La Coupe et les Lèvres*, de G. Canohy, ne tarderont pas à commencer. Voilà une scène toute désignée pour la première œuvre théâtrale que vient de terminer M. Gabriel Pierné : *Don Luis*, trois actes de M. de Beaumont; à moins que M. Paravey ne tienne à présider aux débuts du jeune maître.

Gardons-nous de prononcer le mot de concert, n'éveillons pas le chat qui dort ! Il fait encore bien beau là-bas, vers la petite rivière qui serpente à la lisière du bois dont les senteurs pénétrantes annoncent l'automne. Retournons vite à nos fauvettes des buissons en attendant les rossignols parisiens, et si nous voulons mêler notre voix à leurs ravissants et derniers concerts, emportons quelques jolies nouveautés

qui, avec *Le Menuet de l'Impératrice* (1), appris pendant ce dernier mois, occuperont les soirées grandissantes et les jours brumeux.

Signalons dans ce but la jolie et amusante pantomime en un acte de F. Beissier, musique de G. de Kervéguen : *Les Noces de Pierrot*. Le texte, qui doit être mimé, se trouve au-dessus des lignes dont les motifs variés le suivent avec une exactitude de la plus élégante désinvolture. Cette petite partition est pleine d'imprévu et de coquetterie. Tantôt gracieuse ou véhémement, tendre ou comique, selon que Pierrot et Colombine se boudent ou s'adorent. Voilà un charmant passe-temps, en grande vogue cet été.

Citons encore, du même auteur, deux pièces de réel mérite : *Parade et Apparition*, réunies sous le titre de *Pièces symphoniques*. La première est d'un caractère léger plein de brio et de verve. La seconde, écrite dans un beau style dramatique, renferme des passages d'un sentiment exquis. La facture en est large, mélodique, passionnée et d'une rare puissance d'effet. Bonne moyenne force. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

Elle est bien séduisante, la grande valse de Dutel, intitulée *Andrée*. On y trouve, à côté de motifs tout de charme et d'expression, des sonorités brillantes qui enlèvent les plus paisibles valseurs.

*L'Air de Ballet*, de Matias Miquel, plaira par sa facture légère, pleine d'originalité et de goût. Moyenne force. Editeur : V<sup>e</sup> Girod, 16, boulevard Montmartre.

Très remarquable, par son allure classique, la *Chaconne de Lully*, transcrite d'après la paraphrase de Lacome, par F. Thomé, dont l'habileté et la distinction se font apprécier dans tous ses ouvrages.

*Siation d'amour*, une des célèbres mélodies de E. Lassen, transcription fort attrayante de G. Lange, est une inspiration élevée et d'une pénétrante poésie. Même force. Editeur : Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

Terminons par l'utile; une brochure de 30 pages : *Petite Théorie de la musique*, dans laquelle M. J. Arnoud, professeur des lycées de Paris, a su faire tenir et expliquer, avec une clarté rare, tout ce qu'autrefois il fallait apprendre dans d'énormes méthodes. Ce petit ouvrage, qui ne coûte que 50 centimes, est ce qui a été fait de mieux pour les commençants. Editeur : A. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

(1) Les personnes qui n'étant pas abonnées, voudraient se procurer ce charmant petit ouvrage, n'ont qu'à demander le numéro du 1<sup>er</sup> août, *Journal des Demoiselles*. Le *Menuet de l'Impératrice* leur sera envoyé avec toutes les annexes que contient ce numéro, contre un mandat-poste de 2 fr adressé à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.



# CAUSERIE

Herblay, 1<sup>er</sup> septembre 1890.



Le plaisir souverain de ces vacances est la navigation en yacht, le coquet bâtiment qui file à toute vapeur, tandis que, dans d'élégantes toilettes claires, les dames, assises à l'arrière, suivent d'un regard émerveillé le paysage qui se déroule.

Alix s'est mise à l'unisson, mais comme le yacht, hélas ! a effrayé sa bourse de voyage, elle s'est contentée du canot de famille, solide et plus modeste.

Il est là, amarré à un vieux saule fourchu, ce brave serviteur qui nous a menés sur « tous les bords fleuris qu'arrose la Seine... » et dans l'île, mollement étendue sur l'herbe verte, le dos appuyé contre un peuplier que la dernière tempête a jeté bas, je vous écris, mes chères lectrices, tandis que les petites tiges d'herbes frémissent imperceptiblement à mon côté.

Une rainette, couleur d'émeraude, saute à ma droite et considère mes paperasses avec surprise ; elle semble éprouver un profond dédain pour les documents, notes mondaines, actualités, qui débordent de mon buvard... flic, elle se pose dessus et, comme je me prépare à les défendre, flac... elle est dans le fleuve, les entraînant.

Vais-je donc piquer une tête pour les pêcher ?

Le remorqueur, qui passe à grands floufous, tirant sans peine dix lourds chalands chargés de bois, arrête mon élan. Ils s'en vont avec un si majestueux nonchaloir, ces solides bachots, que je me prends à envier la plaisante vie de leur propriétaire.

L'eau est une berceuse, une enchantresse, reflétant le ciel d'aujourd'hui voilé de vapeurs virginales épanchées sur l'azur pâle qui s'enfonce en des profondeurs infinies, et l'être entier s'enivre de cette allégresse enveloppante du firmament en fête, des eaux bruissantes, de la terre enguirlandée.

C'est un apaisement divin de l'esprit, une joie mystérieuse de l'âme, un épanouissement du cœur, le plus délicieux des repos, car le repos, mes chères amies, est une chose très permise et même recommandée par la Faculté, à condition d'avoir été précédé d'un travail sérieux, et je ne doute pas une minute que vous n'ayiez accompli joliment votre tâche annuelle, que,

sans bruit, dans la fantaisie des vacances, vous ne continuiez à la remplir, toute de grâces, de soins, de prévenances et de délicatesses pour ceux qui vous entourent...

Ce sont les fleurs artistement arrangées, posées à l'endroit favori de la maman, les desserts préparés avec goût de vos mains mignonnes, l'objet oublié discrètement enfoui dans votre sac, le vêtement du soir placé sur les épaules frileuses de l'aïeule, une leçon aimable donnée à l'occasion au petit frère turbulent... que sais-je encore ? ces mille riens qui font l'existence en commun agréable et facile, épanouissent les visages et resserrent les affections.

Où êtes-vous, mes petites amies ?

Aux champs ?... à la mer ?... en forêt ?... Remplissez vos poitrines d'air sain et de chansons, goûtez les délices de la vie dehors avec la bonne mère nature, écoutez ses voix éternellement jeunes et encourageantes, éprouvez dans leur plénitude les impressions d'enthousiasme, d'extase, de recueillement que, toujours généreuse, elle nous offre à foison.

On ne les analyse point, on les ressent ; ce sont elles qui font dire à l'amie, en posant la main sur son bras : « Je suis si contente d'être avec toi, » elles qui vous enivrent d'attente en vous déroulant l'avenir dans un étincelant mirage, elles qui laissent échapper de vos lèvres ce cri sincère : « La vie est belle, la vie est bonne ! » Et la fleur vous répond oui avec son parfum, l'arbre vous l'assure dans l'amen de son feuillage tremblant, l'hirondelle, avant de s'élancer vers le nuage, vous effleure le front comme en un baiser d'acquiescement.

Nous éprouvons tout cela dans le calme de notre île, une île sauvage, vous savez, que nous avons découverte, où les clématites folles enlacent les vieux ormes aux troncs triples, aux racines enchevêtrées s'étendant comme des serpents au-dessus du fleuve tranquille.

Nous y avons abordé il y a un mois... Un mois, un an ?... on ne s'en souvient plus guère, le temps s'écoule rapide en famille, en liberté, en causeries intimes, en silences rêveurs, en refrains joyeux, en lectures coupées de réflexions, en ouvrages de tapisserie, en flâneries très productives, en longues courses sur la Seine, pendant que nos pères nous racontent le canotage célèbre de leur jeunesse et que nous leur répondons triomphalement : « Bon chien chasse de race. »

Lors de notre entrée sur le *Motiot*, car notre île sauvage avait un nom déjà connu, les orties nous venaient au menton ; à coups de pics nous



les avons abattues, nous avons tracé un sentier, et maintenant nous étudions passionnément le paysage dans notre solitude.

Au premier plan, la petite cousine Cécilia, en chaperon rouge, esquisse l'église du Val qui domine le coteau ombragé; au second, Valentine, plus ambitieuse, entreprend une vue d'ensemble de la rive gauche très basse, où les saulaies se serrent en grosses boules argentées au ras de l'eau, tandis que par derrière commence, onduleuse, verte et profonde, la forêt de Saint-Germain, peuplée pour moi, de chers fantômes d'enfance et dont le nom seul évoque une période précieuse de ma vie.

Un autre, ébauche un fusain décoratif, une petite anse mystérieuse où sous le dôme de feuillage épais les martins-pêcheurs affairés guettent leur proie fuyante sous l'eau verte, reflétant leur plumage de saphir.

Tout à l'heure, quand le premier coup de cloche du diner nous rappellera au logis dont on aperçoit la ravissante verandah à travers les arbres feuillés et les massifs de coléus veloutés et de géraniums écarlates, on comparera les chefs-d'œuvre... C'est ainsi que commencent les artistes.

Ding! Ding! Ding! Rangeons! Au canot! — Qui rame? — Qui barre? — Moi, moi, moi, et nous glissons sur le fleuve paisible, à peine ridé par la brise fraichissante qui forme à la surface de l'eau les innombrables facettes diamantées d'un fantastique et immense joyau. Les longs nénuphars étalent avec noblesse leurs feuilles mourantes semées de calices d'or, les lances jettent leur pointes vives; aux bords, les grandes digitales roses et la fausse absinthe mettent leur nuance tendre au milieu des sombres plantes aquatiques, et les courlis au ventre roux, aux ailes irisées, lancent leur note étrange « cour... lis » aux voyageurs du soir.

Conflans, pittoresquement étagé en rues étroites, se perd dans la brume pourpre du soleil couchant.

Nous regagnons le bras mort qui s'endort dans une lueur rose. La prairie riveraine semble

roussie par la chaleur du jour, sous les chênes nains de la lisière du bois les serpolets font un tapis embaumé de velours mauve, dont le vent nous apporte le vivifiant arôme, le *Bouquet du Roi* dresse fièrement dans la plaine rose ses peupliers droits comme des cierges, aux feuilles toujours agitées et bruissantes, peut-être parce qu'elles ont la forme de cœurs..., et dans ce calme immense des choses réside une éternelle joie et une pénétrante douceur.

Nous reviendrons demain. En vérité, demain!

Avez-vous oublié, mesdemoiselles, que demain nous allons faire chanter les montards de l'école, leur apprendre un grand chœur pour la fête du village?

C'est très sérieux.

Tous ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes nous attendent. Ils montent sur l'estrade pour mieux nous écouter : frimousses chiffonnées, minois mutins, anges joufflus, diabolins gouailleurs, bruns et blondes nous suivent d'un air attentif et câlin. Tous plus ou moins barbouillés, les cheveux en désordre, les tabliers chiffonnés, sont sages pour la venue des *Dames*.

Nous avons pour eux une haute importance.

Enfantelets naïfs qui paraissent heureux d'être au monde comme les libellules et les muguets, vous serez hommes... femmes bientôt... le travail vous appellera, rude ou facile, la vie réelle vous enserrera de son bras de fer, ne vous laissant comme idéal que le domaine de l'esprit et du cœur.

Restez malgré tout, heureux d'être, comme aux jours de petite enfance où, sur les gradins en sapin de l'école, vous chantiez la vieille chanson gaie et franche dans sa simplicité rustique :

Ma mère m'envoie au marché.  
C'est pour des sabots acheter.  
Mes sabots font tique tontaine,  
Tique tontaine font mes sabots.  
Suis-je pas bon marchand, mesdames,  
Suis-je pas bon marchand de sabots?

ALIX.

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

### LA PREMIÈRE LETTRE DU ROI LOUIS XIII ENFANT

« Papa, depuy que vous ete pati, j'ay bien doné du paisi à maman. J'ay été à la guerre dans sa chambre, je sui allé reconete les ennemy, il été tous a un tas en la ruele du li a maman ou i dorme. Je les ay bien eveillé ave mon tambour. J'ay été a vote Asena, papa; moncheu de Rony m'a monté tout plein de belles ames, et tan de go canon, et puy i m'a donné de bonne confiture et ung beau petit canon d'agen, i ne me fau qu'un peti cheval pour le tire. Maman me renvoie demain à Sain Gemain ou je prieray bien Dieu pour bon papa, afin qu'il vous gade de tout dangé et qu'il me fasse bien sage et la gache de vous pouvoi bien to faire tes humbe seviles. J'ay fort envie de domi papa. Fé-Fé Vendome vous dira le demeuran et moy que je sui vote tes humbe et tes obéissan fi, papa, et seвитеu

(*Biblioth. nat.*).

« DAUPHIN, »



## DEVINETTES

## Synonymes

*Chercher dans le poème les mots synonymes espacés par ordre ascendant.*

Les cent tableaux de cette galerie  
Laissent au cœur pénible impression :  
Dans l'un, l'enfant blonde qui se marie,  
De l'avenir à l'appréhension...  
Dans l'autre, un fils ne témoigne à son père  
Que vile crainte, hélas ! et point d'amour,  
Et le vieillard alors se désespère  
De l'avoir mis, pour son malheur, au jour.  
Un magistrat se dérobe à sa tâche,  
Du délinquant il semble qu'il ait peur !

Un citoyen, pris d'une frayeur lâche,  
Fuit du combat la sanglante vapeur.  
Pâle, un chrétien recule, apostasie,  
Saisi d'effroi devant les chevalets ;  
Et la terreur suit un tyran d'Asie  
Qui tient esclave un peuple de valets.  
Enfin, voici la suprême épouvante  
Du criminel qui meurt impénitent  
Sous les seuls yeux de l'ignoble servante  
Qui dit : « Partez, le diable vous attend ! »

## Syllabe cachée

*Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot.*

Sur un visage fier et mâle  
J'aime une barbe en fins buissons,  
Surtout avec un peu de hâle,  
Ce fard viril des beaux garçons.  
Mais, sur un féminin visage,

Me déplaît cet éclair sauvage  
Que lancent des yeux trop hardis.  
Femmes, votre seule puissance  
Est dans la douce obéissance...  
Croyez-le quand je vous le dis.

## Anagramme

Les yeux au ciel, égrenant son rosaire,  
Par les chemins, dites, le voyez-vous ?  
« Seule une chose est, dit-il, nécessaire. »  
Et je réponds : « Père, priez pour nous ! »

Je la recueille en un baiser chez Lise...  
Aux cils d'enfant, elle ne reste pas.

Mais roule-t-elle en une barbe grise,  
Sans qu'on l'essuie, elle y demeure, hélas !

Vantez l'azur de son ciel sans nuage,  
Ses chants, ses fleurs, ses arts à l'infini...  
A tout cela préférant son... fromage,  
Bob s'en bourrait dans le macaroni.

## Charade

Prenez celui de viande. On le dit nutritif.  
Et buvez celui d'herbe : Il est dépuratif.  
Elle peut contenir n'importe quel liquide ;  
Mais il faut prudemment ne point la laisser vide.

Pour père, elle a Justus. Et, veuve d'un tyran,  
Epouse un empereur que lui ravit la tombe...  
Elle dresse l'erreur contre Ambroise le Grand !  
Devant Maxime, enfin, elle a peur, fuit et tombe.

## RÉBUS

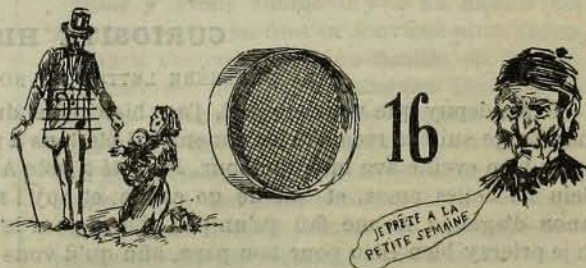
## EXPLICATION DU SONNET-PORTAIT

D'AOUT :

*Delphine Gay (M<sup>me</sup> Emile de Girardin).*

## EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT :

*La patience est la force des faibles et des souffrants.*



*Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Ce courrier de modes ne sera pas encore, mesdemoiselles, très chargé de renseignements; les chaleurs tardives de ce vilain été en sont la cause. A cette époque où, habituellement, les couturières commencent à créer les nouveautés d'automne et d'hiver, il leur a fallu faire des costumes d'été, ce qui retardera un peu l'apparition des modèles nouveaux. Cependant, nous savons que les draperies réparaitront, non plus en pouf volumineux et en plis tourmentés, mais gracieusement et sagement relevées de manière à ne pas développer outre mesure les hanches et la tournure. Les costumes seront encore droits mais non plus comme ils l'ont été; des plis mouvementeront le tablier ou les lés de côté.

Je crois que toutes nous gagnerons à cette petite modification; les personnes fortes y seront, ce nous semble, plus à l'aise, et les fluettes ne seront pas les moins privilégiées de cette *renaissance* des draperies.

Comme étoffes, on nous a montré des draps — car ils seront toujours en vogue pour le costume genre tailleur — du cachemire double et des vigognes. Ce sont tissus de ville bien pratiques et même élégants, s'ils reçoivent une garniture de passementerie avec pendrilles ou mêlée de perles.

Pour les jeunes filles, la demi-guimpe en velours unie ou brodée de soutache, ou en fine passementerie, bien à jour, posée sur un transparent, est élégante et toujours en vogue. Les jeunes femmes compléteront la garniture par les *hanches* en passementerie, le nom indique la place qu'elles occupent sur la jupe. La forme est à pointe ou arrondie et assez grande pour bien emboîter la hanche; le jockey et le bas de manche seront assortis.

Cela est une réelle nouveauté dont vous avez la primeur.

La passementerie comme garniture de manteau est fort belle, brodée en relief avec des perles pendrillées qui augmentent encore la richesse du pardessus.

La peluche loutre garnira aussi bien le costume que la jaquette et la veste. Sa ressemblance avec la loutre naturelle fait qu'on l'aime; on s'en habille avec élégance.

Les couleurs à la mode sont celles de l'été, mais de

tous plus foncés, il est probable cependant que l'on s'habillera de teintes claires comme l'hiver dernier. Excepté en voiture où toutes les élégances sont permises, nous n'aimons guère voir, sur nos boulevards, un costume crème, biche ou gris pâle, bravant la boue, les éclaboussures et la pluie du brumeux novembre.

Un costume d'automne, quoi qu'un peu prématuré, nous paraît assez joli pour vous être décrit; il est de M<sup>me</sup> Gradoz. Un très fin drap gris russe tirant sur le bleu, combiné avec un velours assorti.

La jupe de drap froncée, recouvre une jupe de taffetas que borde un plissé de drap. Au dessus d'un étroit ourlet, trois biais de velours de douze, neuf et six centimètres de hauteur; des plis peu profonds faits des deux côtés en se contrariant, ondulés, de façon charmante, tout le devant. Le corsage en drap agrafé sur l'épaule et sous le bras, est garni en cintre, de la taille à l'encolure, de biais en velours qui prennent du dessous du bras; de même la manche qui est toujours enlevée au-dessus de l'épaule, assez large pour fournir le gigot, mais plate dans le bas. On ne peut voir costume plus distingué. Au besoin, une belle tresse de soie remplacera le velours.

Si le mois de septembre vous appelle à des fêtes cynégétiques, il faut vous parer, le soir, d'une robe blanche fleurie de légers bouquets en foulard ou en mousseline de laine. Cette légère étoffe sera de mise cet hiver pour les *sauteries* et diners intimes. Si vous êtes invitée à suivre une chasse soit en voiture, soit à cheval, et s'il n'y a pas un costume obligatoire — j'allais dire une livrée — faites votre costume en fin cachemire ou vigogne, masculinisez-le dans la forme en ajoutant au corsage un peu vague et à basque, un grand gilet à poche genre Louis XIV, et mettez un col de batiste avec le jabot et la manchette plissés en même batiste. Le chapeau rond en feutre à bord retroussé à gauche par un groupe de têtes de perdreaux avec leur jabot. Bottes lacées sur le cou-de-pied et gants de Suède. Si vous suivez la chasse à cheval, le costume anglais très correct sans addition de fantaisies. Et maintenant, mesdemoiselles, je n'ose vous souhaiter bonne chasse, on dit que cela porte malheur; et messieurs les chasseurs sont à ce sujet si superstitieux, qu'ils vous en veulent à mort de ce souhait si naturel. S'ils reviennent bredouilles, vous n'avez qu'à vous sauver.

CORALIE L.

L'Album de travaux donné dans le numéro du 16 août de l'Edition hebdomadaire contient : Boîte à cigares couverte d'une broderie au point de croix. — Banc chinois. — Tabouret mauresque. — Bas au tricot avec mailles tirées, sans augmentations, pour bébé. — Eventail photographique. — Broderie au point de croix pour la boîte à cigares. — Robe de dessous au crochet pour enfant de deux ans. — Empiècement de chemise au crochet. — Dessus de plateau au point de croix en tissu damassé.

Le numéro du 23 août, même édition, donne en supplément deux chemins de table en tissu frangé, avec encadrement à jour; l'un brodé au point de croix, l'autre au point de tige. — Suite de figurines portant plats, plateau, etc.

Le numéro du 30 : Une Feuille de broderies et des patrons spéciaux pour enfants.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 9)

SEPTEMBRE 1890.



## VISITES DANS LES MAGASINS

Les nouveaux procédés employés par la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, permettent aujourd'hui de porter une étoffe teinte. Impossible de la distinguer de l'étoffe neuve, tant elle est souple, brillante et de couleur à la mode. Le velours repassé dans la teinture est comme neuf, et ce que nous vous disons, nous l'avons constaté en examinant les velours et soieries défraîchis, transformés en tissus neufs grâce à ces procédés. A cette époque de l'année, nous engageons à user, tant pour les costumes teints, sans être décousus, que pour les velours, soieries et tous les tissus, des avantages économiques qu'offre cette façon de teindre. Les étoffes légères : gaze, crêpe de Chine, mousseline de laine, foulard, réussissent aussi bien. Quant aux tentures et rideaux, ils sont teints ou remis à neuf en perfection ; les tapisseries ravivées, les châles de l'Inde teints en réserve. N'oublions pas de dire que cette maison se charge de nettoyer tous les habillements des collégiens, les paletots et pelisses d'hommes, et que c'est fait avec le plus grand soin.

Allons chez M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy, qui veut nous faire admirer des toilettes qu'elle expédie en Anjou, où la chasse a ramené les baigneurs dans leurs châteaux. Que de jolies robes ! Quelle fraîcheur ! Que d'élégance ! Comme il nous est impossible, vu le peu de place qui nous est laissé, de donner la description de tout ce que nous avons vu, nous choisissons d'abord une robe en mousseline de soie crème, brodée de petits oiseaux mouches. Jupe inclinée, relevée sur la hanche gauche par un groupe de choux en ruban assorti aux diverses couleurs de l'oiseau, et laissant voir la quille d'application de Bruxelles posée sur la sous-jupe. Un coquillé de cette même dentelle est découvert par une veste Louis XV agrémentée de choux en ruban. Cette autre en foulard rosé, divisée en panneaux sur une sous-jupe garnie de ruches découpées en crêpe, avec une guimpe faite de petites ruches découpées, dont la première cache la réunion du corsage ; la manche en crêpe avec un plissé en crête de coq sur l'épaule. Un costume en petit drap blanc garni de bandes de drap découpées à l'emporte-pièce et posées à plat sur une hauteur de 30 à 40 cent. Gilet et veste garnis de même. Ce modèle en drap foncé serait d'une élégance sobre. Nous le désignons particulièrement aux jeunes filles.

Vous êtes à la mer ou dans la montagne et voici que tout à coup vous constatez la pénurie de votre chaussure. Si vous vous adressez à H. Kahn, 55, rue Montorgueil, écrivez à cette maison en indiquant votre pointure et le genre que vous désirez, chaussure de luxe ou de fatigue, et par retour du courrier vous recevrez votre commande. Même, en raison des séries de fin de saison, si vos mesures ne font plus partie des assortiments réguliers, et sont ainsi comprises dans les soldes, vous avez cette bonne fortune d'une réduction de prix de moitié.

En ce moment, la réduction se produit sur les

modèles qui ont été le plus demandés, et le soulier en veau russe jaune se vend 13 fr. au lieu de 15 fr. 50. L'élégant soulier Derby, en chevreau glacé, pour les petites sauteries au casino : 12 fr. au lieu de 16 fr. 50. La jolie botte Tosca, en chevreau glacé, piqué blanc, à talon, est laissée à 16 fr. 50 au lieu de 21 fr. 50, etc., etc.

Il est en ce moment encore, dans les fins de séries, des occasions dont il faut savoir profiter. Le mois prochain, quand la maison H. Kahn fera paraître ses nouveautés d'hiver, il sera trop tard.

Quelle jolie parure qu'une belle chevelure, et quels soins l'on doit prendre pour la conserver ! Par des causes différentes, les cheveux deviennent malades et la tête se dégarnit par place.

Faire usage de préparations connues par leurs bons effets et recommandés par les médecins est de bonne hygiène. Non seulement elles entretiennent les cheveux brillants, souples et épais, mais elles nettoient le cuir chevelu, enlèvent les pellicules qui les font tomber et préviennent les petites maladies qui les font se décolorer prématurément. Tels sont les résultats que l'on obtient en se servant de l'Eau et de la Pommade vivifiantes de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, et qui se trouvent chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Nous assurons que rien n'est meilleur et que, en faisant un usage constant de ces préparations, on conservera de beaux cheveux. Après les maladies éruptives elles hâteront la pousse des cheveux. Nous ne donnons pas aujourd'hui plus de détails ; on trouve la manière de se servir de ces préparations sur la brochure qui enveloppe boîte et flacon. La demi-boîte coûte 4 fr. et le demi-flacon 1 fr. L'Elixir vivifiant dentifrice est excellent pour l'hygiène de la bouche ; il raffermi les gencives, arrête la carie et calme momentanément une rage de dents, puis il laisse une très agréable impression de fraîcheur : 3 fr. le demi-flacon.

Les tapisseries de style de la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, attirent l'attention par le côté artistique des dessins et la façon dont ils sont interprétés. Panneaux pour boudoir et salon ; bandeaux et pentes pour salle à manger sont d'un effet superbe ; ils meublent admirablement. Chaises et fauteuils en tapisserie avec personnages, chasse, animaux et paysage complètent un ameublement dont à bon droit l'on peut être fier. Nous avons vu des chaises Louis XVI ravissantes de dispositions ; des tables tendues de tapisserie qui doivent exciter le désir d'en faire de semblables. La maison Lebel-Delalande prépare, organise tous ces travaux dans des prix abordables. Ses beaux ouvrages d'application de broderie sur peluche n'ont pas de rivaux, et toutes ses petites fantaisies sont marquées au sceau du meilleur goût. Nous avons dit que M. Lebel a découvert une préparation qu'il appelle Miticide et qui met toutes



les tapisseries à l'abri des vers et des mites. Tapisseries anciennes et modernes seront comme mises à neuf lorsqu'elles auront été passées au Miticide Lebel. Aussi les amateurs et les tapissiers ont-ils recours à l'inventeur. On doit envoyer les tapisseries à M. Lebel, la préparation étant très difficile à employer.

#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

C'est aux jeunes femmes et aux dames plus âgées que s'adressent ces premiers renseignements. Nous avons à leur parler de trois nouveaux produits de la maison Guerlain, que nos élégantes parisiennes ont mis en vogue et avec raison. C'est l'*Eau Hégémonienne*, analogue aux eaux de Cologne dont elle a toutes les propriétés, le parfum aussi frais, mais moins fade et plus persistant. Quelques gouttes dans l'eau la parfument très agréablement et imprègnent la peau d'une douce odeur.

Les deux autres produits sont des extraits pour le mouchoir aux odeurs *Jicky* et *Guïdo*. Le *Jicky* est un parfum des tropiques très suave et original, qui n'a pas d'analogue. Les personnes qui l'ont essayé en sont enthousiastes et le redemandent, ce sont des prémices de succès.

Le *Guïdo* est agréable et persistant, il produit une impression vive et excitante, comme le parfum des plantes du bord de la mer. Il plaît aux personnes qui aiment les odeurs accentuées. Deux parfums dédiés aux jeunes filles, parfums discrets et comme il faut : Primavera de España et la Verveine fine d'une fraîcheur délicate.

En ce moment pour combattre le hâle, faire soir et matin, une application de Crème émoulliente au suc de concombres que l'on essuie au bout de quelques instants. Une légère couche de poudre de Cypris, que l'on étend avec la main, est aussi un excellent préservatif contre les coups de soleil et le hâle produit par l'air vif. La pâte de velours pour les mains assouplit et adoucit la peau.

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente, 27, rue du 4 Septembre, Paris

La fin de saison invite à l'économie, mais il est permis de chercher les belles occasions afin d'être toujours élégante. La maison Roullier offre, à prix réduits, de bonnes étoffes, des tissus exceptionnels qui se sont vendus très cher; mais il faut prendre le métrage indiqué tel qu'il est et les nuances telles qu'elles se présentent. Les échantillons sont adressés franco sur demande; mais il ne faut pas tarder, les occasions comme celles-ci sont trop rares. Prenons au hasard le costume en beau lainage uni beige avec la bordure cannelée, 7 mètres pour 35 fr. ayant valu 65 fr., le même existe en lainage brique. Un superbe lainage avec rayure soie havane, camaïeu ou gendarme, avec raie de satin

havane ou noir avec gris argent, 7 mètres également pour 35 fr. en 1 m. 10 de largeur; ce genre est très beau et habillé. Un costume de grande fatigue en nuances foncées, mordoré avec bordure et olive dorée avec bordure noire, cette dernière est de 35 fr. les 7 mètres; tandis que du mordoré il ne reste que 5 m. 15 pour 21 fr., on fait facilement un costume plat avec ce métrage. Il y a le costume algues marines que je vous recommande surtout, brique avec les fleurs vert mousse, il faut 2 m. 50 de broché en 1 m. 30 de large, 4 mètres d'uni en 1 m. 20, tout le costume pour 39 fr., il a valu le double; le même en écru avec les bouquets vieux rouge; très demandé le costume à olives de velours heliotrope, bois avec rond de velours, mastic havane clair avec pois mordoré et noir sur noir. Voici de quoi se compose le costume: 6 m. de pois, largeur 60 cent. 4 m. uni en 1 m. 10, tout le costume à 33 fr., le tout en beau voile; il vaut 60 fr. au moins. Rien de plus élégant que cette toilette avec bouquets formant bordure, il ne reste que ces trois nuances, sur un magnifique tissu voile fond gris avec bouquets en soie et argent; vieux rouge avec le bouquet argent et métal et fond vieux bleu avec bouquet métal et vieux rouge; le costume de 7 mètres valait 125 fr., il est vendu à 69 fr. Toujours à la mode le carreau highlander, largeur 1 m. 20, il y a 3 m. 25 pour 10 fr. Une petite mousseline de laine blanche avec petits pois de soie brodés violet, 2 m. 60 pour 9 fr. et 4 m. 90 pour 19 fr. Une série de petites coupes de tous genres des rayures satinées bleu gris, 1 m. 10, 4 m. 60 et 1 m. 60 en 2 coupes pour 25 fr.; le havane 7 m. 50 pour 29 fr.; une mouche rouge sur bleu gendarme, 3 m. 25 pour 10 fr. Viennent ensuite les jolies fins de coupes des soieries: un broché caillouté large de 60 cent., 7 m. 25 pour 22 fr. et 4 m. pour 12 fr. Une rayure foulard fond blanc 3 m. 15 pour 16 fr. Un fond bleu aux grands bouquets blé 6 m. et 2 m. 85 pour 33 fr. Un pavé fond gros bleu avec blanc 10 m. 70 pour 35 fr.; très belle robe. Une superbe grisaille 6 m. 50 pour 45 fr.; fort belle rayure. Et pour jeune fille une petite rayure bleue avec un petit broché 7 m. 50 pour 39 fr. en 56 cent. de large. Telles sont les toilettes de la saison actuelle.

#### AVEZ-VOUS UNE AMIE

qui soit sur le point de se marier et à qui vous désiriez offrir un petit souvenir, quelque chose de joli n'excédant pas les ressources de votre budget? Demandez conseil à la maison Bouasse-Lebel. On vous enverra une petite liste assez complète de cadeaux variés et classés par séries de prix pour vous rendre les recherches plus faciles; vous y trouverez certainement l'objet que vous saurez devoir faire le plus de plaisir. Au besoin, si vous êtes une cliente, ou que vous donniez quelque référence, on vous enverra plusieurs pièces à choisir. Ecrivez maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4797

Modèles de M<sup>lle</sup> Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Longue polonaise en bengaline vert pois, fermée de côté à la taille et ouvrant, dans le bas, sur une sous-jupe unie; une broderie au passé, en soie et cordonnet d'or, court tout le long de l'ouverture; le côté qui se trouve en dessus est également brodé au bord. Le corsage, légèrement froncé sur l'épaule gauche, est orné d'un motif brodé jeté en baudrier sur le devant, suivant le mouvement du côté qui croise; col brodé; manche couverte de broderie (1). — Chapeau à large bord plat en dentelle et touffes de grosses roses thé devant et derrière.

**DEUXIÈME TOILETTE.** — Costume en surah gris; jupe drapée ornée, dans le bas, d'entre-deux de broderie blanche posés à plat. Corsage croisé froncé, d'un côté, sur l'épaule et orné de l'autre côté, qui reste plat, d'un revers droit en broderie; une pointe en broderie est posée à la taille formant demi-ceinture sur le côté gauche; manche bouffante à l'épaule, avec broderie dans le bas, faisant le tour du poignet et remontant sur la couture intérieure.

**COSTUME D'ENFANT.** — Chemise russe en flanelle crème, froncée aux épaules et attachée sous le bras par des boutons dorés; jupe madras dont les carreaux sont disposés en biais; manches madras à haut poignet; bout de manche en flanelle crème avec boutons dorés; col marin à carreaux, monté derrière à l'encolure et légèrement fixé devant sur le haut des plis du corsage. — Béret de flanelle crème à barrette d'or; pompon en tissu madras du costume effilé.

## TAPISSERIE COLORIÉE

De la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol

**BAS DE LA CROIX DE LA CHASUBLE** de l'ornement d'église, tapisserie par signes (planche de travaux de ce mois). Ce modèle donne les teintes des laines employées pour l'ornement; le motif répété peut être utilisé comme bande d'ameublement; la petite contre bordure peut se faire isolément pour un petit objet quelconque.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 septembre.

## PLANCHE DE TRAVAUX

1<sup>er</sup> côté

Modèles de la maison Cabin-Sajou

**ORNEMENT D'ÉGLISE**, tapisserie par signes: Chasuble et médaillons pour l'étole, le manipule et le voile de calice.

E. H. ENLACÉS.

CHEMIN DE TABLE, point à la croix.

NAPPE À THÉ, broderie plate.

2<sup>e</sup> côté

Modèles de M<sup>lle</sup> Leeker, 3, rue de Rohan

**RIDEAU**, détail et croquis d'ensemble, broderie mate et jours sur tulle grec.

**AUBE**, broderie lacet et jours sur tulle grec. La branche complétant la guirlande se trouve pages 4 et 5 de l'album de ce mois, et le tracé du dessin de la manche 1<sup>er</sup> côté de la planche de patrons.

## NEUVIÈME ALBUM

Petit semé sur tulle. — Cache-poussière pour petite fille. — Toilette de jeune fille. — Jaquette à manche et basque brodées. — Berthe. — Angle pour serviette à œufs. — G. D. enlacés. — Taie d'oreiller. — Motif perlé. — Châle anglais. — Porte-aiguilles. — Entre-deux. — B. G. enlacés. — B. C. enlacés. — Anaïs. — Branche complémentaire de l'aube (planche annexe). — Dessus de clavier. — Bandes point à la croix. — T. F. enlacés. — Nappe d'autel, étoiles au crochet. — Costume en lainage rayé. — Toilette de visite. — Garniture. — Dessus de chiffonnier. — Lambrequin, broderie mosaïque.

## FEUILLE X

1<sup>er</sup> côté

CORSAGE, costume en lainage, page 6. }  
TRACÉ RÉDUIT DE LA JUPE, en } Album  
lainage, page 6. } de septembre.  
CACHE-POUSSIÈRE, petite fille, page 1. }  
DESSIN TRACÉ DE LA MANCHE de l'aube (planche annexe).

2<sup>e</sup> côté

**JAQUETTE à manche et basque brodées**, page 1 (album de septembre).

## SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE

## LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : FRANCE, 12 francs. — ÉTRANGER, 16 francs

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





1<sup>er</sup> Septembre, 1890

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne 48

Coiffures de M<sup>lle</sup> THIRION Bd St Michel 47 Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3. pl<sup>ce</sup> du Théâtre Français  
 Chapeau de M<sup>me</sup> NAUDIN, 21. r. de Sevres Parfumerie de la M<sup>on</sup> GUERLAIN, 15. r. de la Paix Foulard  
 de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 27. r. du 4 Septembre Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN, 55. r. Montorgueil.

Ayuntamiento de Madrid



